

#76. On the Disadvantageous Outcome from the Misuse of Plasters and Ointments in Surgery and the Suggestion of an Improved Treatment of Ulcers.

"Mémoire sur les inconvéniens qui résultent de l'abus des Onguens et des Emplâtres; et sur la reforme dont la pratique vulgaire est susceptible, à cet égard, dans le traitement des Ulcères." *Mémoires sur les sujets proposés pour les prix de l'Académie royale de chirurgie* 4 (1778): 727-883.

M É M O I R E

SUR les inconvéniens qui résultent de l'abus des Onguens & des Emplâtres ; & sur la reforme dont la pratique vulgaire est susceptible , à cet égard , dans le traitement des Ulcères.

Par M. CAMPER.

LES CHOSES humaines sont sujettes à tant de changemens déterminés par des causes si diverses, qu'il ne paroît guères possible de trouver la raison de toutes ces variétés. Les Sciences & les Arts, foibles & imparfaits dans leur origine, se sont perfectionnés, par l'application des gens habiles qui les ont cultivés successivement en différens lieux, & par des voies différentes : ils ont eu des Disciples, qui, par l'attachement opiniâtre aux principes de leurs Maîtres, & par leurs dissensions, ont couvert l'Art du voile de l'incertitude. L'Histoire de la Médecine fait connoître que ses progrès sont dûs à un petit nombre d'hommes. Les Grecs, successeurs d'Hippocrate, en nous transmettant sa doctrine, ont accredité des erreurs : les Arabes, Sectateurs de Galien, qu'ils ont regardé comme le flambeau de l'Art, se sont occupés de chercher des remèdes nouveaux contre des maladies nouvelles ; & la Chirurgie leur est redevable de quelque perfection.

Lorsqu'au commencement du *xvi^e*. siècle, tous les Arts & toutes les Sciences prirent une face nouvelle en Europe, la Médecine y fut aussi cultivée avec plus de soin : mais l'effor des meilleurs esprits ne les porta qu'à la connoissance de ce qu'Hippocrate, Celse, Galien, & les Auteurs du moyen âge, Grecs & Arabes, avoient écrit : & pour peu qu'on considère l'état de la Médecine, on voit qu'elle n'a presque subi aucun changement en bien jusqu'au *xvii^e*. siècle.

Sous cette époque, les Auteurs paroissent principalement attachés à la recherche de moyens de guérison : ils embrassoient généralement la cure de toutes les maladies, & négligeoient celles qu'on nomme chirurgicales : ils n'ont pas cherché à approfondir la théorie des ulcères, dont ils n'auroient pu acquérir une connoissance parfaite, uniquement que par la voie de l'observation. Ceux qui exerçoient la Médecine, tant dans les grandes Villes que dans les Campagnes, livrés à l'empyrisme, ont gâté la théorie par les erreurs de l'École Spagyrique ; & joignant l'entêtement à l'ignorance, ils ont augmenté sensiblement la masse des erreurs. Il ne faut donc pas être surpris que la Chirurgie, cette partie de la Médecine, qui a dans son domaine le traitement des ulcères, ait besoin de réforme dans toute l'Europe ; & sur-tout en France, où les plus habiles gens se sont occupés, depuis un siècle, à découvrir des méthodes nouvelles pour la guérison des maladies chirurgicales : ils ont imaginé des opérations, inventé des instrumens ; & pendant qu'ils enrichissoient l'Art de ce côté, (ne pouvant être à tout) ils négligeoient les principes qui concernent le traitement des tumeurs, des plaies & des ulcères, qui sont les maladies les plus fréquentes.

Cependant la Nature, toujours bienfaisante, & dont les loix sont immuables, présente constamment les ulcères sous les mêmes symptômes ; & elle a toujours

produit des remèdes pour en favoriser la guérison, suivant la même manière d'agir. Il faut donc, pour donner la solution du problème proposé par l'Académie Royale de Chirurgie, déterminer d'abord ce que c'est qu'ulcère, & quelles en sont les différences. J'éviterai la prolixité des Galenistes & la subtilité de leurs divisions, pour suivre un ordre clair & précis; c'est l'ouvrage même de la nature qu'il faut considérer: celui qui connoîtra positivement les secours qu'elle se prête à elle-même, saura tout ce qui est utile, & ce qu'il y a de nuisible. Il faudra aussi décomposer les Onguens, par l'analyse chimique, afin de connoître quelle est leur manière d'agir; ce sera le sujet de la première Section.

Je suivrai, dans la seconde, l'histoire de l'Art sur cet objet, en examinant les procédés curatifs des Praticiens de la plus haute réputation.

Dans la troisième, j'exposerai quelle est la méthode qu'il faut suivre dans le traitement des ulcères, & je tâcherai de satisfaire aux diverses questions proposées dans le Programme.

P R E M I È R E S E C T I O N.

C H A P I T R E P R E M I E R.

De la nature & de la différence des Ulcères.

§. I. **L'**ULCÈRE, s'il est permis de ne pas faire usage des définitions des Anciens, mille & mille fois répétées, est une ouverture plus ou moins profonde à la peau, avec issue de matière purulente. Il est quelquefois la suite d'une plaie; il peut être produit par

différentes causes extérieures, & il l'est assez ordinairement par la mauvaise disposition des humeurs.

Que l'ulcère soit rond ou oblong, superficiel ou profond, quand aucun corps étranger ne forme obstacle à sa guérison, il s'y dispose, & y parvient par l'épaississement du pus & la diminution de sa quantité, qui ont lieu peu-à-peu, en même tems que la cicatrice se forme. La nature se suffit, & elle agit avec autant d'industrie pour la consolidation des parties molles, que pour les parties dures : l'Art ne contribue en rien à la formation du cal dans la guérison des fractures, à moins qu'il n'y ait des obstacles.

Dans tout ulcère simple, quelles qu'en soient les dimensions, la déperdition de la peau n'est pas aussi grande qu'elle le paroît : ce sont les chairs fongueuses qui naissent du fond de l'ulcère, & le gonflement de ses bords qui lui donnent son étendue apparente.

Il y en a qui ne pénètrent pas au-delà du milieu de l'épaisseur de la peau ; comme dans la petite vérole, les ulcères chironiens, les achores, & semblables.

Je pense même que la callosité est moins une complication qu'un effet naturel de la durée de l'ulcère ; puisque la cicatrice se forme par la seule soustraction des causes qui empêchoient la consolidation ; la peau s'étend & se rapproche pour fermer l'ulcère.

C'est dans celui que forme une plaie dégénérée, principalement lorsqu'il y a eu une grande étendue de peau emportée, qu'on connoît la solidité de l'observation de Cassius, qui dit que les ulcères oblongs se guérissent beaucoup plus promptement que les ronds ; car la peau ne se régénère pas, mais elle s'avance peu-à-peu de la circonférence au centre, jusqu'à ce que, par la rencontre mutuelle des bords opposés, la cicatrice se forme.

J'avois observé plusieurs fois cette marche de la nature, & le peu d'étendue des cicatrices, après l'amputation de mamelles carcinomateuses, faite par des incisions femi-lunaires opposées, suivant le précepte des Anciens : ils opéroient ainsi les hommes qui vouloient être débarrassés d'un trop grand embonpoint en ces parties. Voyez Paul d'Egine, liv. vii, chap. 46.

En disant qu'il ne s'engendre pas une nouvelle peau, j'ai prétendu spécifier qu'il ne se fait pas en effet de régénération de ce tégument; mais il naît une pellicule mince, telle qu'on l'a voit après l'amputation des membres : la peau s'étend sur l'extrémité du moignon en forme de rayons; & lorsqu'elle est parvenue au plus grand allongement dont elle est susceptible (par la dépression des chairs subjacentes), il se fait une petite peau très-déliée, dont la moindre section donne du sang.

La difformité des cicatrices, après les brûlures par le feu, ou par les caustiques, sur-tout à la face; & l'éraillage des paupières qui défigure si fort, ne viennent que de ce que la peau ne peut se régénérer.

J'ai vu avec plaisir, en relisant, sur les ulcères, Galien, avec une attention particulière, qu'il avoit eu quelque idée de la doctrine de la non-régénération, dont mes observations précédentes m'avoient convaincu. *La peau détruite, dit-il, ne peut pas absolument se rétablir telle qu'elle étoit; mais il se forme quelque chose de semblable, qui cependant n'est pas vraiment de la peau.*

Il me paroît que beaucoup d'Auteurs sont dans l'erreur à cet égard; car ils prescrivent différens remèdes comme capables de reproduire la chair & la peau.

On fait que dans l'état naturel, la peau attire & absorbe toute espèce d'humidité & les huiles. Le fond des ulcères s'en remplit de même, d'une manière surprenante : aussi les remèdes relâchans produisent-ils un

gonflement d'où naissent la puanteur, la tuméfaction & la fongosité des chairs qui font obstacle à la réunion.

Une longue expérience m'a appris qu'il ne faut se servir que de charpie sèche dans le pansément de plaies récentes, même les plus considérables, & qui ne peuvent être guéries sans suppuration. Par ce moyen, j'ai toujours prévenu la surabondance du pus, extrêmement nuisible, & qui détruit les forces : les cures étoient plus promptes que lorsque j'usois de ce fatras de remèdes si vantés comme incarnatifs & cicatrisans.

Je n'assurerai pas si la nécessité de faire presque toujours usage des remèdes qui donnent du ressort, vient de l'humidité naturelle de la membrane celluleuse, ou de la partie la plus fluide du pus ; mais j'ai très-souvent observé qu'on accéléroit singulièrement la formation de la cicatrice, en touchant légèrement les chairs avec du vitriol de Chypre.

§. II. Il n'y a aucun Auteur qui ne convienne, avec Hippocrate, Celse & Galien, que les bords des ulcères, principalement de ceux qui sont invétérés, ne soient sujets à devenir calleux.

J'ai vu des callosités produites par un trop long usage des tentes, disparoître dès qu'on cessoit de s'en servir : des fistules à l'anus, accompagnées de grandes durestés, ont été guéries par la simple incision. J'ai fait la même observation sur des fistules lacrymales : ainsi, sans perdre de tems à user de remèdes émolliens & fondans, il faut, sans délai, en venir à l'opération.

Le cas suivant est remarquable. Un Matelot tomba du haut d'un mât, sur des éclats de bois, dont quelques fragmens lui entrèrent par l'anus, jusques dans la vessie : il en résulta une fistule urinaire par le rectum. Consulté au bout d'un an, je sentis bien les morceaux de bois ; mais ils résistoient à l'extraction : l'algalie intro-

duite dans la vessie, me fit soupçonner que l'extrémité de ces éclats étoit encroûtée de matière calculeuse : j'incisai le trajet fistuleux, & par ce moyen je tirai deux pierres oblongues, formées au bout de deux morceaux de bois. Le malade guérit en fort peu de tems, & la callosité n'y apporta aucun obstacle.

J'ai observé le même succès à des fistules intestinales au pli de l'aîne; à la poitrine, à la suite de l'empyème; à des fistules du foie, des reins, lesquelles guérissent toutes, dès qu'on a détruit la cause qui les entretenoit, sans nul égard aux callosités, qui ne sont qu'une complication accidentelle.

Une fistule horrible s'étoit formée entre l'anus & la vulve, à la suite d'un abcès gangréneux, causé par la putréfaction d'un fœtus, conçu dans l'une des trompes de Fallope. Les callosités étoient considérables; elles n'empêchèrent pas la guérison, qui se fit contre toute espérance, après la sortie complete des parties.

Dans les difformités de l'épine, on voit souvent des fistules aux parties latérales du bas-ventre, (Hippocrate en fait mention) aux aines, aux environs de l'articulation du fémur : mais je n'ai jamais obtenu de guérison dans ces cas, parce que la matière vient de fort loin, & qu'il y a carie aux vertèbres.

Pourquoi m'arrêterojs-je plus long-tems sur ce point? C'est une vérité suffisamment prouvée par la facilité de guérir les cautères & les sétons.

Mais il est intéressant de connoître la nature de ces callosités. L'examen anatomique m'a fait voir dans plusieurs fistules intestinales, que ce n'est autre chose qu'une chair fongueuse & calleuse, que la nature forme pour sa propre défense; elle empêche les progrès de l'ulcération que causeroit l'âcreté du pus : la nature semble abandonner ce moyen, dès qu'elle n'en a plus besoin.

Les Ouvrages de l'Académie ont déjà établi cette vérité importante, que la callosité n'est pas de l'essence des fistules; & je dis que c'est l'ouvrage de la nature attentive à la conservation des parties circonvoisines.

Il y a beaucoup de différences dans les callosités : j'en ai vu de très-considérables dans l'affection vénérienne, nommée phimosis : elles attaquent la membrane interne du prépuce, & se dissipent dès qu'il n'y a plus d'écoulement ichoreux.

Je ne disconviens pas que la nature ne puisse être aidée utilement dans quelques cas; mais je pense qu'il ne faut rien faire qu'on ne sache avant, quels secours elle pourra se donner à elle-même.

§. III. Examinons maintenant ce qui arrive dans les maladies des os. Les enfans sont particulièrement sujets à la carie qui produit des ulcères & des fistules dans l'articulation du pied, aux articulations des doigts des mains, & sur-tout aux genoux. J'ignore si cela vient du vice général des humeurs, ou si c'est un vice propre à l'os ou au cartilage : plusieurs en guérissent naturellement, vers l'âge de puberté, sans avoir fait aucun remède, ou en ayant employé qui n'étoient d'aucun effet; d'autres, au contraire, ce que j'ai souvent eu occasion d'observer, sont morts d'épuisement, par la suppuration que fournissoient leurs ulcères. C'est un problème, si le vice de l'os a corrompu les humeurs, ou si ce sont les humeurs dépravées qui ont vicié l'os; j'ose avancer, d'après l'expérience, que le mal ne cède à aucun remède, ni aux décoctions les plus vantées, à l'eau de chaux bue dans la plus grande quantité, aux préparations mercurielles, ni aux autres spécifiques dont on fait le plus d'éloges dans le traitement des maladies les plus opiniâtres.

Ceux qui pensent que le vice rachitique vient de la

maladie vénérienne dégénérée, me paroissent dans l'erreur (a). J'ai vu plus d'une fois un seul enfant attaqué cruellement de cette-maladie, quoique né de parens fort sains, & ayant ses frères nés avant & après lui, également en bonne fanté.

Rhazès auroit-il connu cette maladie, si elle nous eût été apportée de l'Amérique? Le mercure y est contraire, car cette espèce de carie ne cède à aucune de ses préparations.

Les os sont aussi sujets à des ulcères par causes externes, & ils guérissent sans remèdes par le seul bienfait de la nature : ces caries, en effet, & les ulcères qu'elles produisent, ne sont pas, à proprement parler, des maladies; car la lame osseuse que l'exfoliation sépare, est l'effet de la mort de l'os; l'action vit le pousse cette lame, & par sa chute, l'ulcère se guérit bien-tôt.

Je n'excepte pas même les caries qui viennent du sphacèle; car on doit regarder comme cause externe, la matière âcre qu'une crise jette sur une main ou sur un pied.

§. IV. Les ulcères nés d'une espèce de carie à laquelle Celse & Fabrice de Hilden ont donné le nom de mélicères, causent des douleurs intolérables, épuisent les forces, & font périr les malades de consommation, si l'on n'a promptement recours à l'amputation du membre. Ces caries viennent d'un diastasis au genou, au pied; & il survient dans les ulcères qu'elles causent, des chairs fongueuses, comme aux carcinomes:

(a) Le célèbre Abbé Winkelman, savant Littérateur, & très-versé dans la connoissance des Ouvrages des Anciens en Peinture & en Sculpture, s'est trompé à cet égard, donnant au Rachitis ou maladie Angloise, le nom de fille de la vérole.

on en remarque de semblables aux fractures du crâne, des os des îles, & autres. La formation de l'ulcère & l'issue du pus, n'empêchent pas l'incurabilité par les médicamens; la Chirurgie est la seule Médecine efficace. Il est fâcheux qu'on soit si retenu sur l'usage du ciseau & des gouges, dont Hippocrate & Galien ont tant loué l'utilité, & que Deventer a employé avec un succès si merveilleux.

Il m'a paru nécessaire de parler préliminairement de la nature des ulcères en général, afin de n'y pas revenir lorsque je traiterai expressément des remèdes qu'on doit y appliquer.

§. V. Pour entrer dans les détails, j'observerai d'abord que les ulcères aux jambes, sont par-tout très-fréquens & opiniâtres; parce qu'on ne peut éviter la cause qui y fait aborder les humeurs. Le mouvement & le repos sont également nuisibles. Hippocrate dit, avec raison, qu'il ne convient pas de se tenir debout ou assis, ni de se promener, dans les ulcères des jambes; que cependant le repos & la tranquillité sont ce qu'il y a de plus avantageux. Les ulcères que j'appellerai, avec Celse, chironiens, surviennent sur-tout aux femmes qui veillent beaucoup, qui se tiennent presque toujours debout, aux hommes d'une foible complexion, & aux vieillards.

Les jambes sont de toutes les parties du corps, les plus sujettes à l'enflure œdémateuse : elle monte ou descend, suivant la différente situation du malade. Cette humidité, par cause interne, est très-nuisible, & elle ne le seroit pas moins si elle étoit appliquée à l'extérieur; c'est la raison pour laquelle Hippocrate a prescrit, dans ces cas, les médicamens huileux, relâchans, & tous les corps gras.

Ces ulcères sont souvent accompagnés de veines variqueuses, & la peau de la circonférence, est dure & de couleur livide : les adultes en sont principalement

attaqués, & sur-tout les femmes dans les Contrées septentrionales de l'Europe. On attribue cela aux couches, comme en Suisse, le goëtre des femmes; quoique ces maladies attaquent indistinctement l'autre sexe, & que les filles y soient également sujettes.

Nous parlerons plus amplement du traitement qui leur convient; il suffit d'avoir fait connoître qu'ils ne sont pas toujours l'effet du vice des humeurs, ni d'une crise.

§. VI. Le nez est sujet à une maladie affreuse, dont l'aspect même est horrible: elle attaque les personnes les plus saines, commence par une rougeur, produit une ulcération sous une croûte épaisse; & les progrès de l'érosion ne s'arrêtent qu'après que le nez est tout-à-fait détruit. Je n'ai trouvé qu'un seul exemple de cette cruelle maladie, dans les Auteurs. Il a été transcrit par Manget, dans sa Bibliothèque de Chirurgie, d'après B. Sylvaticus. J'ai eu occasion de l'observer sur une petite fille d'ailleurs très-saine, à un jeune garçon, & à une Paysane qui fut attaquée de cet ulcère, après son premier accouchement; la cloison cartilagineuse n'en fut point détruite. Dans un voyage de Groningue à Zwoll, un Médecin célèbre m'a fait voir une femme de quarante ans, attaquée d'un pareil ulcère. Il ne connoissoit pas la nature du mal, & il promettoit inconsidérément une guérison qu'il ne put obtenir. Enfin, j'ai observé ce mal à la suite d'une petite vérole très-confluente, en une jeune Demoiselle d'âge nubile: mais les progrès de l'ulcération furent très-lents.

Je n'ai jamais obtenu de guérison: le mal ne cède à aucun remède, pas même aux mercuriaux.

Il y a des ulcères aux lèvres qui montrent la même opiniâtreté; j'en ai vu deux exemples: l'analogie est moindre avec l'ozène, il attaque les parties osseuses, & l'autre se borne aux parties molles.

§. VII. L'ozène est un ulcère avec carie des cornets supérieurs, auquel il me paroît bien difficile de porter du remède, comme les Anciens, & sur-tout Celse, l'ont reconnu. C'est un mal incurable, comme la morve aux chevaux, dont M. la Fosse a traité sçavamment, ainsi que M. Malouin, dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année 1761, & Dom Charles Ruini, qui lui donne le nom d'ozène. Mes tentatives multipliées sur les chevaux, m'ont appris que ce mal étoit incurable, mais qu'il n'étoit aucunement contagieux. Quelque intéressante que soit cette matière, par rapport à la grande utilité de l'excellent animal qui est sujet à cette maladie, ce n'est pas ici le lieu de nous en occuper.

Je reviens à l'ozène, les hommes en sont rarement attaqués; les remèdes n'y sont pas applicables, & les internes non indiqués.

§. VIII. Parlons maintenant des ulcères scrophuleux; ils ne se guérissent qu'après que la suppuration a entièrement détruit les glandes engorgées: je n'ai jamais vu le moindre succès des remèdes internes; c'est peut-être la raison pour laquelle on a attribué aux Rois de France, la faculté de guérir, comme miraculeusement, cette maladie, par le seul attouchement. Wiseman, très-célèbre Chirurgien de Charles II, Roi d'Angleterre, lui attribue le même pouvoir (a).

(a) Il ne faut pas croire, dit-il, que ce don du Ciel ait cessé en nos Rois, lorsqu'ils se sont séparés de la Communion Catholique-Romaine. La Reine Elisabeth l'a exercé; & il assure qu'il a été témoin oculaire de plus de cent cures opérées par Sa Majesté, en touchant des malades que les plus habiles Chirugiens avoient traités très-long-tems sans succès.

Il me semble qu'il a pris dans la suite un parti plus sûr, en attaquant les écrouelles avec le feu, le fer, & les médicamens appropriés à la diversité des circonstances. Voyez ce que M. le Chevalier de Jaucourt dit sur cette maladie, dans le Dictionnaire Encyclopédique, au mot *Ecrouelles*.

§. IX. Je ne fais si je dois parler des croûtes de lait, & des éruptions dartreuses, quoique du genre des ulcères, puisqu'elles se guérissent d'elles-mêmes, ou par des remèdes internes capables de corriger l'acrimonie des humeurs : il seroit dangereux d'user indistinctement de remèdes dessicatifs, car la matière répercutée produit sur les yeux de violentes inflammations, des xérophthalmies; & sur les articulations, le pœdarthrocacé. Mais je ne pourrai me dispenser de dire un mot de la méthode curative de ces maladies, qui durent quelquefois pendant toute la vie, sur-tout aux femmes d'une foible constitution. La seule incommodité qui en résulte, est la perte des cheveux; les personnes qui en sont attaquées, jouissent d'ailleurs d'une bonne santé.

§. X. Les ulcères cancéreux sont de notre objet : mais est-il un homme de l'Art qui ignore que ce terrible fléau de l'humanité, ne cède à aucun remède; que les médicamens âcres lui font faire des progrès rapides, & même les corps gras, tout émolliens qu'ils sont. Il sera fait mention des topiques qui y sont les plus convenables.

§. XI. Je parlerai aussi du scorbut, qu'on ne voit guères aujourd'hui que sur les vaisseaux, & qui étoit si fréquent dans le siècle passé; on doit cette heureuse différence au changement de la manière de vivre des Anglois sur-tout, des Hollandois, des Allemands, & de toute l'Europe septentrionale, où l'on fait plus d'usage de végétaux, que dans le dernier siècle.

Il y a des gens qui, même à présent, croient que le scorbut est la cause des ulcères aux jambes, qu'on appelle chironiens : mais c'est sans raison, à moins qu'ils ne veuillent aussi voir cette cause en Asie & en Afrique, où l'air est cependant plus pur que le nôtre, & les hommes beaucoup moins carnivores.

§. XII. Je terminerai cette énumération par la maladie vénérienne, curable quand elle est récente ; mais qui n'admet plus de secours lorsque les ulcères de la peau ont pénétré profondément dans le tissu cellulaire, lorsque les os de l'intérieur des narines sont corrodés, que ceux des jambes sont ulcérés (a).

Si ces ulcères sont guérissables, c'est toujours le mercure qui doit en opérer la cure.

(a) Le succès des frictions mercurielles, sagement & long-tems administrées, doit faire resserrer cette assertion de l'Auteur dans des bornes infiniment étroites. L'exemple cité d'après un Empyrique, dans le texte latin, ne prouve rien ; & les Membres de l'Académie qui s'étoient prêtés à donner leur approbation à ce remède, en ont été blâmés, comme ils le méritoient.

C H A P I T R E S E C O N D.

De la nature des Onguens & de leurs vertus.

§. I. Après avoir exposé la différence des ulcères, & les ressources de la nature dans ces maladies, je dois traiter de la composition des Onguens.

Les corps gras sont la base principale des Onguens, des Emplâtres & des Cérats. Charas qui a le mieux écrit sur cette matière, dit qu'ils sont composés d'huile, à laquelle on ajoute du sain-doux, des graisses, des moëllés, de la cire, & autres choses semblables.

Le célèbre Docteur Gaubius, qui a écrit savamment sur l'art de formuler, pense de même sur la nature des Onguens.

Boerhaave, à qui la Chimie doit l'avantage d'être devenue une partie de la Philosophie, parce qu'il en

a dévoilé les mystères & les secrets, a démontré par ses savantes analyses, que les huiles contiennent une grande portion d'eau, un esprit aqueux, mais acide, deux espèces d'huiles, &c.

Tous les Onguens sont donc émolliens des parties sur lesquelles on les applique, à raison de leurs principes aqueux & huileux. Mais nous avons démontré que le fond des ulcères devenoit spongieux par l'humidité qui y aborde naturellement; & que les chairs, ainsi imbibées, se gonfloient & procuroient la rupture de la peau; d'où il suit que les Onguens doivent être nécessairement nuisibles, par leur nature, comme agens mécaniques.

La cire contient aussi de l'eau acidule, un esprit fétide, & une huile assez solide, ou plutôt un beurre qui, à la seconde distillation, reste fluide.

Dans les résines, outre l'huile, il y a une âcreté caustique qui enflamme les parties auxquelles on les applique. *Telle est la doctrine de Boerhaave.*

§. II. Il est clair que ces remèdes amolliront plus, & en conséquence qu'ils seront d'autant plus nuisibles qu'ils contiendront plus d'huile. Les huiles par expression étant plus chargées de particules d'eau, seront les plus émollientes.

Ainsi, un Onguent composé d'une partie de cire, de quatre parties d'huile, & d'une demi-partie de poudres, amollira plus, suivant Charas, qu'un cérat où il entreroit une partie de cire & trois parties d'huile : mais il sera moins émollient que celui qui seroit composé d'une partie de cire, & de six parties d'huile. Ce sont les proportions que M. Gaubius a déterminées, §. 421, de son Traité des Formules.

C'est pour cette raison qu'il est plus convenable d'user

de tablettes & poudres, & de toucher légèrement avec des astringens, que de se servir de ces remèdes incorporés dans des huiles.

§. III. Il faut aussi faire attention à la différence des autres facultés des médicamens. Les huiles animales, les graisses, sont très-sujettes à se dépraver; les huiles végétales le sont beaucoup moins, ou pas du tout: celles-ci sont plus visqueuses & lentes, & les autres contiennent plus de parties huileuses.

Par conséquent il faudra préférer, dans le traitement des ulcères invétérés, les huiles tirées des végétaux, & sur-tout celles qui ne deviennent pas rances; telles que l'huile de lin, de navette, & semblables: l'huile d'olives, par cette raison, est moins utile, à moins qu'elle ne soit cuite. L'huile rosat n'est tant estimée que par rapport à cela; car elle ne tire aucune vertu des roses.

C H A P I T R E T R O I S I È M E.

Courte récapitulation.

§. I. Lorsque l'inflammation est passée, & qu'il n'y a aucune cause qui empêche la consolidation d'un ulcère ou d'une plaie, il naît dans son fond des grains charnus de couleur rouge; & le pus qu'ils fournissent, devient blanc & épais.

En même tems une pellicule mince, sèche, rougeâtre à cause de sa transparence, vient des bords de l'ulcère, & s'étend de la circonférence vers le centre, pour en diminuer les dimensions. Dans les grands ulcères, la peau s'allonge de chaque côté, & recouvre en partie la surface de la solution de continuité. Le reste de l'ulcère

se ferme par la pellicule dont nous avons parlé, & sa consistance rend la cicatrice ferme & solide.

§. II. Il n'en est pas de même dans les ulcères qui ne passent pas l'épaisseur de la peau, tels que les chironiens, les dartreux, dans la petite vérole, & cas semblables. La marche de la nature est plus lente, parce que la peau ne peut prêter; la cicatrice se forme sous la croûte même de l'ulcère; ou cette croûte sèche est formée par la matière même de la suppuration, qui se coagule: on ne doit jamais l'enlever, parce qu'on ne le feroit pas sans déchirer la cicatrice à laquelle elle est adhérente; & chaque fois qu'on arrache la croûte, il faut que la nature la répare.

§. III. C'est ce procédé de la nature qui tend toujours à la guérison, que le Chirurgien doit prendre pour guide. Elle n'a besoin d'aucun secours, pourvu qu'on ne la trouble pas, & qu'on la mette à l'abri des injures extérieures. Que faut-il donc? Un simple appareil avec de la charpie molle, afin de ne pas meurtrir la tendre pellicule; & si la charpie s'y attache, on n'y touchera pas; car, en l'enlevant, on déchireroit la cicatrice naissante. Pour éviter cet inconvénient, il y a des cas où l'on couvre de cérat les bords du plumageau, non dans aucune vue curative, mais pour empêcher l'adhérence de la charpie par l'exsiccation du pus, aux bords de l'ulcère.

La cure dépend donc moins des remèdes que de l'habileté du Chirurgien, à moins qu'il ne faille combattre une mauvaise constitution, ou des causes extérieures.

La substance délicate & tendre de la cicatrice naissante, montre assez que les remèdes âcres seroient nuisibles, qu'elle seroit dissoute par les émolliens & les huileux, & détruite, si l'on pansoit l'ulcère sans ménagement.

La Chirurgie n'a donc pas besoin de remèdes pour opérer la guérison, puisque c'est uniquement l'ouvrage de la nature : mais l'Art a des règles, & prescrit des précautions pour ne pas contrarier la bienfaisance de la nature.

§. IV. On a vu de même, par ce que nous avons dit de la nature des Onguens, comment ils peuvent être utiles. On observera que la chaleur dans le corps humain, n'est pas si considérable que dans le laboratoire des Chimistes, & que la putréfaction opère puissamment la dissolution des mixtes; ce qu'il est important de connoître.

Ce n'est pas sans intention que j'ai dit qu'il falloit considérer physiquement la vertu des Onguens; car il n'y a rien de *certain* sur leurs facultés propres, que ce que l'expérience apprend : mais ce *certain* même échappe facilement à nos connoissances, si l'on n'en a pas une parfaite de la nature des maladies, de manière qu'on puisse faire une juste application de l'analogie, laquelle ne trompe jamais, comme nous l'avons dit.

§. V. On a d'abord fait un trop grand usage des remèdes huileux; on s'est corrigé en ayant recours aux astringens & aux escarrotiques. L'abus qu'on a fait de ceux-ci, a introduit les remèdes magiques & sympathiques, qui avoient du moins l'avantage de ne pas troubler l'action de la nature.



S E C O N D E S E C T I O N.

*Où l'on donne l'histoire de l'Art, depuis Hippocrate ,
jusqu'à nos jours.*

C H A P I T R E P R E M I E R.

De la cure des Ulcères, suivant les Anciens.

ON A VU, par ce qui précède, comment la nature agit pour la guérison des plaies & des ulcères : je vais maintenant donner l'histoire de l'Art, & je traiterai d'abord de la méthode des Anciens, puis de celle des Modernes; enfin, j'exposerai celle qui est suivie de nos jours.

§. I. Le père de la Médecine, Hippocrate, a mieux écrit que personne sur les ulcères. Il a enseigné, *qu'il faut laver les ulcères récents avec du vin; qu'il ne faut appliquer des cataplasmes sur les ulcères invétérés, que dans le cas d'inflammation, & qu'alors même ces remèdes doivent porter sur les parties environnantes, sans toucher à l'ulcère, auquel les remèdes gras sont toujours nuisibles.* Il layoit & nétoyoit les plaies avec du gros vin, &c.

Les Anciens se servoient d'éponges imbibées de vin, ou de quelque liqueur astringente; & ils les contenoient de manière que, sans lever l'appareil, on pouvoit renouveler les fomentations plusieurs fois le jour. Je ne conçois pas comment on a pu abandonner une méthode si utile & si commode. Je ne vois que *Bartisch* qui ait recommandé l'usage des éponges pour les yeux, ou de la charpie entre deux linges, afin que le médi-

cament agisse plus efficacement, & qu'il ne se sèche pas, ce qui seroit très-mauvais.

Après le dégorgement, c'est-à-dire, lorsque l'inflammation est passée, Hippocrate prescrit de donner un peu plus d'astringtion : outre les végétaux stimulans, il employoit l'alun avec le vinaigre. Il donne des éloges à un médicament fait de grains de verjus, exposés au soleil dans un vaisseau de cuivre rouge, avec du miel, du vin doux, de la myrrhe, du nitre calciné ; & il y ajoutoit une très-petite partie de térébenthine.

Il guérissoit de cette façon les ulcères invétérés & récents ; ceux du prépuce, de la tête, & des oreilles.

Il recommandoit ensuite de plus puissans détersifs, un peu corrosifs & astringens, tels que le fiel de bœuf desséché, le verd de gris, la poudre d'arum, l'écorce verte d'une branche de figuier avec son suc, le vin & le vinaigre ; les noix de galles, l'oénanthe, &c. Je n'expose ici que le sommaire de la doctrine, pour ne pas passer les bornes dans lesquelles je dois me renfermer.

Hippocrate n'a pas ignoré les vertus des métaux & des demi-métaux ; car il loue beaucoup le *spodium*, le plomb, le mysi, l'orpiment, le soufre, le vitriol, & plusieurs autres remèdes de cette nature. Cette pratique étoit si généralement reçue alors, qu'Aristote demande dans ses problêmes, *pourquoi l'on doit se servir de remèdes secs, âcres & astringens, pour la guérison des ulcères sordides & malins ; & au contraire, de remèdes doux dans les ulcères qui sont de bonne qualité ?* Il répond très-bien, *que ceux-ci ne demandent qu'à être cicatrisés.*

Hippocrate attribuoit à quelques végétaux, une vertu spécifique, comme aux noix de galles, à la poudre d'arum, & à la racine d'hellébore. Il s'est servi aussi de cantharides.

Enfin, il a recommandé les Onguens faits avec l'huile, la cire, la graisse de porc & de chèvre, pour cicatrifer, sur-tout en hiver.

Il suit delà qu'Hippocrate regardoit les végétaux comme très-efficaces pour la guérison des plaies & des ulcères, & qu'il n'employoit les corrosifs que dans ceux qui étoient fétides & infects, & seulement jusqu'au tems où il falloit cicatrifer : il se servoit alors de médicamens gras & huileux; comme Aristote le recommande, j'en ai donné la raison; leur effet est d'empêcher l'appareil de se coller à la plaie; on contrarieroit la nature en déchirant la pellicule mince qui est le commencement d'une bonne cicatrice.

§. II. Hippocrate veut aussi qu'on tire du sang des parties voisines de l'ulcère; sur-tout à ceux des cuisses, & des doigts des mains & des pieds. Je ne doute pas qu'il n'ait employé à cet effet les scarifications; car il recommande, non-seulement le bistouri, mais encore l'application des ventouses.

Dans les panaris, nous prévenons souvent la carie, en faisant à tems une incision suffisante pour donner issue à un sang d'une mauvaise qualité, qui s'étoit accumulé dans cette partie, & en auroit infailliblement gangrené les ligamens, les tendons, & même l'os, ce qui forme la carie.

Les Anciens, dans tous les cas d'inflammation, faisoient grand cas des ventouses scarifiées sur la partie malade; ils les appliquoient sur les hernies avec étranglement. Ils traitoient les inflammations des yeux, & les ulcères des paupières par le périscythisme; méthode empruntée des Scythes, & dont Celse donne la description, liv. 7, ch. 7. Mais les Chirurgiens ne se servent plus aujourd'hui de l'instrument tranchant, que pour de grandes opérations : & les Médecins, par une mauvaise théorie qu'ils se sont faite, d'après la con-

noissance de la circulation du sang, ne conseillent plus que la saignée du bras. Il me semble cependant qu'ils ont tort de négliger celles qu'on peut pratiquer au pied, au front, & en d'autres parties; je m'en suis très-bien trouvé dans les maladies de tête & de matrice.

§. III. Le divin Vieillard ajoute qu'il faut aussi purger le malade; je crois le conseil bon, si les premières voies sont embarrassées, ou s'il y a de la fièvre. Sans indication particulière, la purgation est inutile. Il ne faut pas négliger le régime; car dans les ulcères, de même que dans les plaies, la chair de porc est très-nuisible, aussi bien que celle de mouton qu'on auroit engraisé avec des fèves.

§. IV. Mais une chose qui a toujours causé mon étonnement, c'est le conseil que donne Hippocrate, pour les ulcères ronds qui ne suppurent pas convenablement, d'en emporter toute la circonférence, ou seulement la moitié, & de manière que la plaie soit en long. Il est probable qu'il veut parler des ulcères carcinomateux, qui arrivent souvent à la superficie de la peau, & aux lèvres, auxquels ce précepte convient fort. Cependant, ayant eu à traiter des ulcères de cette espèce, à la lèvre inférieure, ce qui est ordinaire aux gens du peuple, qui ont toujours la pipe à la bouche, je les ai enlevés par une coupe horizontale; & quoiqu'il me soit arrivé quelquefois d'emporter ainsi tout le bord de la lèvre inférieure, cette pratique a été couronnée du plus grand succès. J'ai toujours eu beaucoup de facilité à faire cette opération avec des ciseaux, quoiqu'en disent des Chirurgiens distingués, qui, prévenus contre cet instrument, lui préfèrent le bistouri, qu'on manie plus difficilement, faute d'habitude.

Je ne vois que ces cas dans lesquels l'excision soit nécessaire. Quant aux ulcères profonds qu'il recom-

mande d'ouvrir sur la sonde, il me semble qu'il entend parler des fistules profondes, telles qu'il s'en forme au voisinage de l'anus, ou en d'autres parties : car il est évident qu'on ne pourroit pas enlever, de cette manière, les bords calleux, selon l'interprétation de Galien & de Foës.

Je pense qu'Hippocrate s'est plus occupé de nous faire connoître des formules de remèdes pour la cure des ulcères, que la marche de la nature. Il nous en a conservées de toutes mains, semblable en cela aux Empyriques, quoiqu'il ait formé ses Disciples par des préceptes dogmatiques. On ne peut disconvenir que les plus grands Praticiens n'aient fait plus de cas de l'empyrisme, que de la vaine théorie des Écoles. Ils courent certainement moins de risque de s'égarer s'ils font usage, avec justesse & discernement, de ce que les Philosophes appellent analogie, qui consiste à bien décider si c'est dans pareil cas que tels ou tels remèdes ont eu un effet salutaire ; c'est en quoi consiste la difficulté.

Après avoir exposé la doctrine d'Hippocrate, passons à celle de Celse, dans laquelle on verra plus d'ordre & de clarté.

§. V. Suivant l'opinion la plus générale, Celse a vécu sous les Empereurs Auguste & Tibère, par conséquent cinq cens ans environ après Hippocrate. Il a présenté avec plus d'ordre les Ouvrages de ce grand homme, & a donné en latin un Traité de Médecine complet, qu'il a rendu plus intéressant en y ajoutant la doctrine des plus célèbres Médecins de son tems.

Au commencement du V^e. Livre, il traite, avec un ordre admirable, des médicamens. Les cicatrisans font le sujet du second chapitre, au nombre desquels il met l'éponge trempée dans de l'eau froide, ou du vin, ou du vinaigre, & ensuite exprimée. Cela con-

firme ce que nous avons dit ci-dessus. Mais il ajoute que *l'alun de plume, l'orpiment, le verd de gris, le chalcitis, le vitriol, sont répercussifs*. Que *le nard, la myrrhe, le costus, le baume, le galbanum, la cire vierge, le styrax, l'écorce & la suie du bois qui porte l'encens, le bitume, la poix, le soufre, la résine, le suif, la graisse & l'huile, sont des maturatifs*, & il le dit avec raison; car dès qu'on applique sur une plaie, ou sur un ulcère, ces médicamens gras & résineux, il ne tarde pas à fournir beaucoup de pus; ce qui me paroît venir de ce qu'ils rendent les chairs plus molles.

Plus bas, au Chapitre cinquième, Celse met au rang des détersifs, le verd de gris, l'orpiment, l'écaille de cuivre; en un mot, tous les remèdes qu'Hippocrate a vantés pour cette même fin. Le Chapitre sixième contient les corrosifs, qui sont les mêmes que ceux d'Hippocrate, à l'exception de la graisse & du suif. Le Chapitre septième renferme les rongeurs, au nombre desquels il met tous les fossiles & les végétaux les plus acrimonieux. Au Chapitre huitième, il fait mention des caustiques, parmi lesquels il place l'ellébore, non-seulement le blanc, mais encore le noir. Ce remède que les Modernes & M. Pringle recommandent contre la gale, m'a toujours réussi. Ces derniers ne diffèrent des précédens, que par leur plus grande action. Dans le Chapitre neuvième, il observe que les escarrotiques sont le chalcitis, le verd de gris, l'orpiment & le mysi; on les emploie avantageusement dans les ulcères sordides, pour les débarrasser des chairs fongueuses qui s'opposent à la cicatrice, & qui ne sont que l'effet du mauvais usage des relâchans & des huileux.

Celse parle ensuite expressément des médicamens qu'il croit propres à procurer la régénération des chairs; tels sont la résine de pin, l'ochre attique, le miel, la cire, le beurre. Lorsqu'il est question de ramollir, il prescrit les remèdes gras & gommeux; d'où je con-

clus qu'il est évident que du tems de Celse, on se servoit à Rome & dans la Grèce, de résineux & d'onctueux, pour relâcher les chairs des ulcères, comme on s'en sert encore aujourd'hui en France, en Allemagne, en Angleterre, & dans le Nord de l'Europe; & qu'au contraire on employoit, comme nous le faisons aussi, les astringens, les fossiles, plus ou moins rongeurs & actifs, pour procurer une bonne cicatrice.

Ce qu'il dit des pastilles, au Chapitre vingt, mérite toute notre attention. Ces médicamens sont des trochisques qu'on délayoit dans du vinaigre, pour les appliquer sur les plaies récentes, & sur les ulcères. Il n'y entroit ni huile, ni même de cire: cependant dans une absolue nécessité, on y en mettoit la neuvième partie.

La plus renommée de ces pastilles, étoit celle de Polyidas, que Celse appelle *Sphragis*. Elle étoit composée d'alun de plume, de vitriol, de myrrhe, d'aloës, de sommités de grenade, & de fiel de taureau, que l'on délayoit dans du vin austère.

Pour les ulcères fordides, pour la gangrène des oreilles, du nez & des parties génitales, on se servoit du même remède, en y ajoutant de la litharge d'or & d'argent, avec de la céruse; & on les faisoit dissoudre dans le vinaigre, pour l'usage. Je ne parlerai pas d'autres pastilles, parce qu'à quelques petits changemens près, elles sont toutes la même chose.

§. VI. Au Livre V^e. Chap. 26, §. 31, Celse, en parlant des callosités, prescrit de les enlever avec le bistouri, de même que les bords livides suréminens. Quoiqu'il suive en cela la doctrine d'Hippocrate, il n'en est cependant pas si scrupuleux observateur, qu'il n'ose suggérer qu'on peut se passer du bistouri dans cette occasion. Il lui substitue l'usage d'un Emplâtre de ladanum, qui tient le premier rang parmi les septi-

ques & les corrosifs, dans le Chap. 19, §. 18, pag. 265; car il est composé de résine, de térébenthine, de suie d'enens, d'écaïlle d'airain, de ladanum, d'alun & de litharge d'argent.

Il recommande, dans le §. 36 du Chap. 26, pour cicatrisans, les fossilles & les végétaux austères, incorporés dans de la cire.

§. VII. Pour le traitement de l'ulcère chironien, qui fait le sujet du §. 5, Chap. 28, il vante beaucoup un Onguent fait avec écaïlle de cuivre, plomb lavé, brûlé, cadmie. La cire & l'huile rosat entrent dans cette composition; mais il ne prescrit de cire qu'une huitième partie, & d'huile qu'autant qu'il en faut pour faire du tout une masse qui puisse s'étendre facilement; enforté qu'il faut peu de ces deux dernières substances.

Ces ulcères chironiens sont assez semblables à ceux qui attaquent, aux mains & aux pieds, les Habitans de notre pays, comme les Grecs & les Romains y étoient sujets. Les Médecins de la basse Allemagne, leur ont donné, dans le siècle précédent, le nom de scorbutiques. Il paroît cependant qu'ils étoient accompagnés des mêmes symptômes que ceux des Grecs, & qu'ils empiroient beaucoup lorsqu'on ne gardoit pas le repos: c'est une observation d'Hippocrate, qui conseille, pour les ulcères, *de ne pas marcher, & de ne se tenir ni debout ni assis*. Lorsque j'exposerai le traitement des Modernes, pour la cure des ulcères, je ferai voir que ce précepte est aussi d'une grande utilité dans notre siècle.

§. VIII. Dans les ulcères que le froid occasionne aux mains ou aux pieds, Celse prescrit l'alun dissout dans du vin, l'écorce de grenades, une décoction de raves, ou de quelques autres plantes répercussives. On

se servoit donc alors d'astringens dans ces cas, comme on le fait encore aujourd'hui.

§. IX. Celse remarque que le traitement des écrouelles donnoit beaucoup de peine, tant parce qu'elles ne viennent jamais en parfaite maturité ; & qu'après avoir été détruites, soit avec l'instrument tranchant, soit par des topiques appropriés, elles se reproduisent à côté des cicatrices. Il fait beaucoup de cas, contre cette maladie, de l'ellébore blanc ; en un mot, de tous les répercussifs & corrosifs qu'il a recommandés contre les vieux ulcères. J'ai éprouvé une infinité de fois, le désagrément que donne la cure de cette maladie, & je n'ai rien trouvé de mieux que les cautères.

§. X. J'ajouterai la doctrine de Celse, sur les ulcères des doigts ; il en donne la description la plus exacte. Il prescrit comme un bon remède, la décoction de *lycium*, ou la lie d'huile, de l'alun avec le miel ; & pendant qu'on fait usage de cet Onguent, il conseille de se laver les doigts avec de l'eau dans laquelle on aura fait infuser des branches de laurier ou de verveine : il ne désapprouve pas le chalcitis, l'écorce de grenade, l'écaille d'airain, le papier brûlé, l'orpiment, le soufre. Je ne m'étendrai pas davantage : en comparant Celse avec Hippocrate, on sera convaincu de ce que j'ai avancé dans le commencement de ce Mémoire ; *que dans tous les tems, & dans tous les lieux, on a employé les mêmes remèdes pour guérir les ulcères les plus rebelles, & que les onctueux ont toujours été bannis de leur traitement.*

§. XI. J'omets beaucoup de choses utiles que Celse nous a laissées sur cette matière. Il est tems d'en venir à Galien, Cet homme célèbre, aussi habile Médecin que savant Anatomiste, imbu des préceptes d'Hippo-

crate, fut si bien allier une heureuse pratique à une lumineuse théorie, que les Grecs qui l'ont suivi, les Arabes, & au seizième siècle, à la renaissance des Belles-Lettres, tous les Médecins ont embrassé sa doctrine.

Galien, né la 131 année de l'Ère Chrétienne, vivoit sous les Empereurs Antonin, Marc-Aurèle, Lucius-Vérus, Commode & Sévère. Il ne fait aucune mention de Celse. Les Grecs avoient l'orgueil de dédaigner la langue Latine, eussent-ils vécu à Rome une siècle entier.

Scrupuleux Observateur de la Nature, Galien a remarqué bien des choses qui avoient échappé à Hippocrate, ou qui ne sont pas parvenues de lui jusqu'à nous. Sa jalousie l'ayant engagé dans des disputes continuelles avec ses Contemporains, nous regrettons qu'il n'ait pas écrit avec plus d'élégance & de clarté. Il a introduit beaucoup de dénominations nouvelles & de distinctions subtiles, qui ont pu mettre un peu plus d'ordre dans la Médecine scholastique; mais qui n'ont pas enrichi l'Art.

Galien est le premier qui ait pensé que la peau ne se régénéroit pas, pag. 19, ch. 5, méth. Méd. cl. 7, de l'édition de Brassavole, dont je me suis servi.

Les médicamens dont il fait l'énumération, sont absolument les mêmes que ceux dont j'ai parlé d'après Hippocrate & Celse; ce sont les noix de galles avant leur maturité, l'écorce de grenade, les fruits d'Alkekengi, le chalcitis, le cuivre brûlé, l'écaille de cuivre, le misy, l'alun. En dissertant sur l'hyperfarcose, il remarque que le miel rend les ulcères plus fardides. Il enseigne qu'on ne doit pas appliquer seuls & sans mélange, la résine, la poix & l'asphalte, parce que ce sont des remèdes trop chauds; ce qui s'accorde avec

les observations de Boerrhàve. Il insiste, avec raison, sur l'utilité qu'il y a d'être instruit de la température des corps, des changemens des saisons, du siège des parties.

Il est bon de remarquer que Galien a marché sur les traces d'Hippocrate, qu'il ne s'est écarté en rien de sa doctrine, pour le traitement des plaies & des ulcères; puisqu'il avertit *que les ulcères situés transversalement, ont besoin pour s'agglutiner, d'être maintenus rapprochés par des points de suture ou par des agraffes.* La raison en est qu'il donne le nom d'ulcère à toute solution de continuité dans les chairs; de fracture, à celle des os; & il appelle convulsion, la section d'un nerf: il observe judicieusement que les poils, le sable, les ordures quelconques, empêchent la cicatrisation des plaies, ce qui n'est pas étonnant; mais il ajoute que l'huile, & d'autres corps de cette nature, y sont un obstacle.

Dans le prognostic, il regarde comme de difficile guérison, 1°. les ulcères dont la chair est de mauvaise qualité; 2°. ceux auxquels aborde un sang vicié; 3°. ceux qui sont surchargés d'humeurs. Il traite de chacune de ces espèces en des chapitres particuliers. *Les ulcères secs & arides, dit-il, ont besoin d'humectans; ceux qui sont trop humides, doivent être bassinés avec du vin, de l'oxycrat, ou avec une décoction de quelques plantes astringentes.* Il veut, comme Hippocrate, qu'on scarifie profondément les bords calleux, ou qu'on aggrandisse l'ulcère en les enlevant: il faut là-dessus prendre l'avis du malade. Celse a donné le même précepte.

Il appelle *cacoëthe* tout ulcère invétéré, aussi bien que ceux qui sont devenus profonds par érosion: il conseille, dans ces cas, les mêmes remèdes qu'Hippocrate.

Il donne le nom de herpes & d'esthiomène, aux ulcères qui s'étendent, en corrodant les chairs voisines:

il est encore ici le Copiste d'Hippocrate, dans la prescription des balauftes, de l'hypocistis, des sommités de grenades, des noix de galles, de l'écorce de grenade, de la terre de famos, de la terre sigillée de lemnos, du suc de roses & d'acacia, dans une décoction astringente, ou du gros vin.

Pour les ulcères de la bouche, il employoit les mêmes remèdes, qu'il rendoit plus doux par l'addition d'un peu de gomme adragant, ou de la commune; à l'égard de la vessie, pendant l'administration intérieure des diurétiques, il portoit dans ce viscère une injection composée des mêmes drogues, adoucies avec du miel, par le moyen d'une sonde creuse, à laquelle il adaptoit une vessie de bœuf; méthode que Paul d'Égine a très-bien décrite d'après Galien, liv. 6, chap. 49.

Je me suis souvent servi, pour guérir l'ulcère de la vessie, qui n'étoit pas causé par la présence d'une pierre, de l'eau de chaux vive, selon le conseil d'Alston: j'ai fait faire des sondes creuses flexibles, dont parle M. *Daran*. Cette méthode a quelquefois réussi; mais, en général, ces sortes d'ulcères sont assez rares. Il n'en est pas de même de la strangurie causée par une néphrétique pituiteuse, assez commune, sur-tout aux femmes, mais que je n'ai jamais pu guérir, parce qu'elles ne veulent ni souffrir qu'on leur fasse des injections, ni avoir le courage de boire de l'eau de chaux, autant qu'il seroit nécessaire; ni de celle M. *Shittick*, très-recommandable dans cette maladie.

§. XII. Revenons à Galien. En parlant des ulcères de l'anus & des parties génitales, il juge très-utiles les cautères actuels & potentiels, quoiqu'il leur préfère le chalcitis, le mysi, le vitriol & la chaux vive.

Je ne puis m'empêcher de témoigner ici mon étonnement sur le grand nombre de maladies qui attaquoient fréquemment les parties naturelles, dans un tems où la vérole étoit inconnue. Il paroît aussi, d'après Celse, au chap. 18 du liv. 6, qu'elles étoient communes de son tems. Et ce qu'il dit dans sa Préface, prouve assez que leur traitement étoit à la connoissance du Peuple; car on ne fait pas de confiance à cet égard, sans y être forcé. Galien prescrit ici les mêmes remèdes que pour les ulcères malins.

Ce qui m'a porté à faire cette remarque, c'est qu'ayant été chargé, pendant plusieurs années, du traitement des Pauvres, vivant dans la malpropreté, j'ai toujours trouvé que les ulcères, dans ces parties, leur venoient du virus vérolé, à l'exception de quelques-uns par cause externe, comme de violentes contusions auxquelles ces parties sont très-exposées.

Galien recommande, dans la cure des plaies, l'usage de l'éponge dont j'ai parlé ci-dessus.

Il paroît, par les contestations qu'il a eues avec Thessalus, que celui-ci appliquoit sur toutes sortes d'ulcères, des cataplasmes émolliens. Galien lui reproche amèrement cette mauvaise pratique, & dit que pour lui, il se serviroit, dans les ulcères de l'oreille, des remèdes les plus dessicatifs, tel que l'écorce de saule. Edmond Stone, dont le témoignage est respectable, confirme l'efficacité de ce remède, dans les Transactions Philosophiques, vol. 53, §. 32, pag. 195, assurant que c'est un très-bon astringent. Il lui attribue même la vertu de guérir les fièvres intermittentes, en y ajoutant un huitième de quinquina.

J'ai répété sur l'écorce de saule, les expériences de M. Pringle, pour m'assurer de sa vertu antiseptique : j'ai reconnu qu'elle étoit grande, quoique de beaucoup

inférieure à celle de l'écorce du Pérou. Cependant, j'ai préservé de corruption, pendant cinq semaines, dans une décoction de cette substance, un morceau de viande fraîche, exposée à une chaleur de 62, 64 à 68 degrés du Thermomètre de Fahrenheit. J'en ai fait prendre, avec succès, à des Pauvres attequés de fièvres intermittentes; je l'ai même donné contre la dyssentérie, avec la thériaque.

Je desire ardemment qu'on fasse des expériences répétées sur ce remède qu'on trouve par-tout, & qui est du plus bas prix; il seroit de la plus grande utilité dans tous les Hôpitaux, & sur-tout dans les Militaires. Pourquoi l'Amérique auroit-elle seule reçu ce bienfait de la nature? Il me semble que toutes les écorces, & sur-tout celle de chêne, ont une grande vertu antiseptique & astringente. Mais telle est la prévention de la plupart des hommes, qu'ils n'attribuent de l'efficacité aux remèdes, qu'à proportion de l'éloignement des pays d'où ils les tirent.

Galien vante aussi l'écorce de pin. En général, vous reconnoîtrez, Messieurs, qu'il fait grand cas de tous les remèdes qu'Hippocrate & Celse avoient recommandés avant lui. Il traite au long de chacun en particulier, & sur-tout des fossilles, au liv. 9, ch. 7, pag. 67 & 68. *de simpl. facult.*

Il donne pour précepte, au liv. 4, ch. 2, pag. 23, de commencer l'application des bandes sur l'ulcère même: il en donne la même raison qu'Hippocrate, pour les fractures. Nous prouverons, dans la suite, que les Modernes, dans le traitement des ulcères, ont tiré bon parti des bandages faits méthodiquement.

Il faut convenir que Galien a recherché avec plus de soin qu'Hippocrate & Celse, les causes des ulcères, & leurs différens progrès; mais il a ajouté bien peu de choses sur leur traitement. Passons aux Grecs du moyen âge.

§. XIII. Oribase se présente le premier. Suivant M. Freind, très-versé dans l'histoire de la Médecine, il florissoit au quatrième siècle. Les suppuratifs, les répercussifs, les cicatrisans, les légers corrosifs, & les caustiques, font, dans l'Abrégé de la Médecine de cet Auteur, le sujet de plusieurs chapitres. Il traite *ex professo*, & avec beaucoup de clarté, de la doctrine des ulcères; mais elle est la même que celle d'Hippocrate & de Galien, qu'il copie souvent mot pour mot. Il expose, avec un ordre admirable, les compositions des Emplâtres & des Trochisques. Je n'en dirai rien pour éviter des répétitions.

§. XIV. Aëtius vivoit vers la fin du cinquième siècle, & au commencement du sixième. Il a écrit sur toutes les parties de l'Art de guérir, d'un style élégant & poli : il me semble avoir surpassé Oribase, en ce qui concerne les maladies des yeux, dont il donne une description exacte; quoiqu'à dire le vrai, il ait puisé dans Galien, une bonne partie de ce qu'il en a dit. Ce qu'il nous a laissé des abscess & des ulcères, est aussi entièrement copié d'après cet Auteur; enforte que la méthode curative, & l'exposition des médicamens, tant simples que composés, sont absolument les mêmes. Quoique j'aie employé beaucoup de travail à faire le parallèle de ces deux Auteurs, je n'en dirai pas davantage, de crainte d'abuser de la patience de l'Académie.

§. XV. Quelles louanges ne mérite pas Paul d'Égine, Auteur du VII^e Siècle, grand Sectateur d'Hippocrate & de Galien. Il recommande contre la gangrène, les anciens ulcères, les chironiens, & contre les écrouelles, l'opium & l'acacia. Il propose aussi la

recette suivante : mysi torréfié, écaille de cuivre, de chac. ʒ ſ. vitriol ʒj. semence de jusquiame, pareille quantité, le tout trituré dans de l'eau.

Il fait beaucoup de cas contre le charbon des parties honteuses, du chalcitis, du vitriol, & de l'écume de nître.

Il prescrit pour corrosif contre les écrouelles ulcérées, l'alun, le sandarach, l'écaille de cuivre, l'orpiment, dont on saupoudre l'ulcère. En parlant de l'ulcère simple, il répète à-peu-près ce que Galien en avoit dit. Il est aussi son Copiste sur la cicatrisation des ulcères; il conseille les mêmes végétaux, les mêmes astringens, en y ajoutant la cire & l'huile de myrrhe : il vante l'efficacité du vin, de l'oxicrat & des pommes de pin. Pour le traitement des ulcères qui ne suppurent pas, il ne parle encore que d'après Hippocrate & Galien. Je ne finirois pas si je rappelois tout. On retrouve à chaque pas les mêmes choses qu'ont conseillé ces deux grands Maîtres. J'ai cependant observé qu'en général, Hippocrate & Celse faisoient entrer dans les Emplâtres & dans les autres médicamens, peu d'huile, de cire & de graisse; que Galien en avoit prescrit plus qu'eux, & que Paul d'Égine y avoit ajoutés; car tous ses Emplâtres sont en partie composés d'huile rance, d'huile de myrthe, d'huile rosat, de graisse de taureau, de colophone, de cire.

Je ne dirai rien d'Actuarius, de Myrepsus, & de plusieurs Auteurs qui vivoient dans les xi^e. & xii^e. siècles, & qui ont tout tiré de Galien. Passons à l'histoire des Arabes, qui florissoient dans le x^e. siècle.

§. XVI. De même que tous les Grecs ont copié la doctrine d'Hippocrate & de Galien, les Arabes ont suivi celle de Rhazès, qui naquit l'an 900. Avicenne, né en 980, a fait ses Livres d'après ceux de Rhazès. Avenzoar vint au monde à-peu-près dans le

même tems. Averrhoës florissoit dans le XI^e. siècle, & Albucasis dans le XV^e. Sa doctrine est tirée de Rhazès, comme celui-ci l'avoit prise de Galien. Il paroît cependant avoir fait plus de progrès dans la Chirurgie, que ses prédécesseurs : ils avoient porté à sa perfection l'art de tirer le fœtus, soit vivant, soit mort : c'est dans cette vue qu'ils ont imaginé les lacqs, le forceps, le levier ; ils ont aussi connu l'opération de la cataracte par extraction ; toutes découvertes absolument ignorées des Grecs, que plusieurs Modernes se sont appropriées, & peut-être avec justice ; car il est très-possible qu'on imagine quelque chose aujourd'hui, que d'autres auroient déjà trouvé. Pourquoi, en effet, l'esprit humain seroit-il moins propre maintenant à faire de nouvelles découvertes, qu'il l'étoit dans un tems où les Arts & les Sciences n'étoient pas cultivées, à beaucoup près, avec autant de soin qu'elles le sont dans ce siècle, & où l'émulation n'étoit pas entretenue parmi les Savans, par autant de motifs qu'elle l'est de nos jours. Mais je m'éloigne de mon but ; il s'agit de faire l'histoire de la Chirurgie des ulcères, relativement aux différens tems & aux différens lieux.

N'ayant pas, pour le moment, Rhazès sous la main, je crois pouvoir, sous l'autorité de M. Freind, tirer d'Avicenne, l'exposition de la doctrine de cet Auteur. Ce qu'il dit de la différence des ulcères, est digne d'être écrit en lettres d'or. « Quand une solution de continuité » dans les chairs, rend de la sanie & du pus, on » l'appelle ulcère ; le pus vient *de ce que la nourriture* » *qui se distribue dans cette partie, se dénature par* » rapport à la foiblesse de son action ; foiblesse qui » est cause encore que les humeurs superflues des parties » voisines, se jettent sur celle qui est malade : *Les* » *Onguens dont on couvre ces parties, & qui les relâ-* » *chent par leur humidité & leur onctuosité, contribuent* » *aussi à la formation du pus ».*

Lorsqu'il traite de la cure des ulcères, il donne pour précepte, « qu'il faut les panser avec des dessicatifs, » à l'exception de ceux qui sont causés par des coups » & des meurtrissures. Et plus bas : « plus un ulcère » est grand & profond, plus il faut que les dessicatifs » qu'on emploie, aient de force & de vertu; & sachez, » ajoute-t-il, *qu'il faut maintenir les ulcères ferrés avec des bandages* ».

Au reste, il approuve, comme Hippocrate, les scarifications, les saignées locales, l'application des ventouses. Il fait l'énumération des végétaux & des fossiles recommandés dans les Ouvrages des Grecs.

Je trouve qu'Avicenne est le premier qui ait regardé le vif-argent comme escarrotique. « Faites, dit-il, pour » les ulcères calleux, un cautère avec des remèdes âcres, » tels que le sel ammoniac, l'arsenic, le soufre, le » verd-de-gris, & le vif-argent, qui est le meilleur de tous ». Il ajoute, *qu'il faut éteindre le vif-argent, & le sublimer avec de la limaille de fer, de l'alcali, & de la chaux vive* (a). Il paroît aussi qu'il faisoit grand cas de la saumure de sel marin, en fomentation : il recommande l'eau marinée, aussi bien que l'eau de chaux vive.

§. XVII. Faisons une courte récapitulation des remèdes que les Grecs & les Arabes, ont employés contre les ulcères. Ils ont reconnu, les uns & les autres, la nécessité de diminuer, par la saignée, la trop grande abondance de sang sur la partie malade. Ils ont usé

(a) Il expose très-bien toutes les vertus du mercure, & même celles du sublimé au chap. 47 du livre 2, traité 2, pag. 185. Galien, dans son *Traité de simpl. facult.* liv. 9, cl. 5, pag. 71, déclare qu'il n'a fait aucune expérience sur cette substance, & qu'il ne sait si elle seroit contraire, prise intérieurement, ou appliquée extérieurement : il la place cependant parmi les poisons. On ne trouve pas non plus dans Dioscoride, la préparation du mercure sublimé.

des purgatifs pour rendre le ventre souple, & le débarrasser des crudités nuisibles : ils ont prescrit un régime propre à ne former que de bons suc : enfin, ils ont voulu, par des bandages compressifs, prévenir l'affluence des humeurs sur les ulcères, sur-tout aux jambes ; & pour y parvenir plus sûrement, ils faisoient garder le repos au malade.

Tous, & sur-tout les Arabes, ont remarqué que les remèdes gras & onctueux, ramolissoient trop les ulcères, que la poix & la colophone les desséchoient plus qu'il ne falloit ; c'est pourquoi ils se servoient particulièrement de poudres astringentes, de pastilles, d'infusion de toutes sortes de plantes astringentes, à laquelle ils ajoutoient du vin, du vinaigre, ou de l'eau de chaux.

Au défaut de succès, ou lorsque les ulcères avoient été négligés, ils appliquoient dessus des fossiles astringens, & même des cathérétiques.

Ces médicamens ont été employés avec succès, non-seulement en Grèce, mais encore en Arabie, en Italie, & dans les Contrées méridionales de l'Europe. Ils ont réussi également par-tout : la raison en est simple, c'est que les ulcères avoient, dans ces tems reculés, comme ils l'ont encore aujourd'hui, les mêmes caractères.

Nous allons maintenant passer aux Auteurs des XIV^e & XV^e siècles, & sur-tout du XVI^e, époque de la restauration des beaux Arts dans l'Europe.

CHAPITRE SECOND.

Du traitement des Ulcères, depuis le quatorzième siècle jusqu'au XVII^e.

§. I. *Guy de Chauviac*, qui a fait tant d'honneur à la France, florissoit vers le milieu du XIV^e. siècle :

son *Traité de Chirurgie* a bien-tôt été répandu dans toute l'Europe. Mais comme l'Imprimerie ne fut bien établie qu'en 1450, il ne faut pas être étonné que l'édition qu'il en avoit fait faire, soit remplie de quantité de fautes d'impression; c'est ce qui engagea *Tagault* a en donner une nouvelle, qu'il augmenta & enrichit de quantités de Notes tirées d'Hippocrate, de Galien, de Paul d'Égine, d'Ætius, & sur-tout de Celse. Personne n'a rendu plus de justice au mérite de Guy, que *Tagault*, qui enseigna, pendant plusieurs années, à ses Élèves, la doctrine de cet Homme célèbre.

Les progrès de l'Imprimerie ayant fait baisser le prix des Livres, les Savans prirent soin de faire imprimer plus correctement, que ne l'avoient été jusqu'alors, les Ouvrages des anciens Grecs & Arabes, ce qui en rendit l'étude plus agréable & plus facile.

Vers la fin du xv^e siècle, & sur-tout dans le xvi^e, des Médecins célèbres enrichirent l'Art de toutes sortes de découvertes : on étudia l'Anatomie sur des cadavres humains. Avant *Mundinus*, on s'étoit de l'autorité de Galien, & l'on ne connoissoit l'Anatomie que par la dissection des singes & des magots. Il me suffira de citer l'immortel *Vésale*, & le grand *Eustache*, pour prouver le progrès étonnant qu'on fit alors dans cette étude. Jusques-là, il me semble qu'ils s'étoient tous appliqué à confirmer les dogmes des Anciens, par l'autorité des Arabes.

§. II. Je n'ai garde de passer sous silence *Ambroise Paré*, la gloire de votre Nation, le flambeau de notre Art, le restaurateur de la Chirurgie; ce grand homme qui a su allier la doctrine des Anciens avec celle de

Chauliac, de Fernel, & des célèbres Chirurgiens de son tems ; & confirmer la théorie par l'expérience la plus étendue.

Ceux qui, de son tems, enseignoient publiquement la Chirurgie dans les Écoles de Médecine, n'étoient que Compilateurs des écrits des Anciens : mais Paré, grand Praticien, pouvoit juger par lui-même, & avec discernement, de l'efficacité des remèdes. Son habileté dans l'Art des pansemens, le mettoit à portée de parler sçavamment des appareils & des bandages.

Il me semble cependant, qu'en général, il faisoit un plus grand usage d'huile & de graisse, que les Anciens : on en trouve aisément la raison. Les corrosifs étoient plus familiers ; & la vérole, pour la guérison de laquelle on se servoit de mercure, ayant donné du crédit à la pratique des Arabes, & sur-tout d'Avicenne, les caustiques furent employés plus fréquemment, & l'on appliquoit, pour parvenir à cicatriser les plaies, des remèdes si acrimonieux, qu'on étoit obligé d'en calmer l'irritation par l'usage des médicamens doux, gras & huileux.

Paré se servoit aussi de miel pour déterger les ulcères, à l'exemple des Anciens ; mais cette pratique est entièrement abandonnée aujourd'hui. Il vante sur-tout l'alun en poudre pour les ulcères, & la lame de plomb frottée de vif-argent, recommandée par Guy de Chauliac. Il paroît qu'il avoit appris d'Hippocrate, l'utilité des bandages ; car il les conseille suivant les mêmes principes.

§. III. *Vésale*, à l'imitation des Anciens, a traité des ulcères, avec beaucoup de méthode, dans sa grande Chirurgie : en compilant les Grecs, les Arabes & Tagault, il relève souvent des fautes dans ce dernier. J'approuve fort le précepte d'appliquer par-dessus les plumaceaux chargés d'Onguens, des compresses trem-

pées dans des décoctions astringentes, ou dans du vin. Il faisoit aussi usage du mercure précipité rouge avec le tétrapharmacum. Son Livre sur les médicamens topiques, mérite les plus grands éloges.

§. IV. Il ne faut pas oublier *Pierre de la Forest*, célèbre Médecin des Pays-Bas, né peu de tems après Vésale. Il a donné, sur les ulcères, d'excellentes observations enrichies de remarques. Il se servoit des mêmes remèdes que Vésale, & paroît néanmoins avoir plus suivi les principes de Chauliac. Il a écrit avec beaucoup d'ordre; les Auteurs sont cités avec une grande exactitude. Je n'y ai rien trouvé qui n'eût été dit avant lui.

Je ne finirois pas si je voulois rapporter ce qu'on a laissé sur cette matière, *Tagault*, *Houlier*, *Marianus-Sanctus*, *Angelus de Bologne*, *Jacques Dondi*, dont j'ai les écrits rassemblés par *Uffenbach* & *Gesner*; il est cependant bon de savoir qu'outre l'usage du mercure que ces Auteurs conseillent, d'après les Arabes, on ne trouve rien dans leurs Ouvrages, qui n'ait été pratiqué par les Anciens.

§. V. La face de la Chirurgie changea en grande partie, lorsque les Chimistes commencèrent à tout expliquer par la fermentation, la putréfaction, & autres agens merveilleux. Un des principaux Novateurs, fut *Paracelse*, né en 1493, & mort à Salsbourg, l'an 1541, après s'être acquis une grande réputation, par la composition de remèdes efficaces contre toute sorte de maladies, & sur-tout contre les ulcères malins. Sa jalousie contre Galien & les Anciens, lui fit contredire leurs dogmes, auxquels il substitua des hypothèses si ridicules, qu'on ne peut s'empêcher de rire en les lisant. Il employoit cependant les médicamens vantés

par les anciens Grecs : il pansoit aussi, si je ne me trompe, les ulcères, avec du beurre, de l'huile, de la moëlle, non-seulement des quadrupèdes, mais aussi avec de la graisse humaine, & celle d'oiseaux, sur-tout de poules.

La manière dont il expose les remèdes que la nécessité a fait chercher aux hommes, est tout-à-fait ingénieuse. Voici la gradation qu'il établit dans sa grande Chirurgie. Les hommes, dit-il, commencèrent par lécher leurs plaies ; ils les bassinèrent ensuite avec de l'urine, à laquelle ils substituèrent bien-tôt le vin ; puis ils eurent recours à l'eau marinée. Lorsque ces remèdes ne suffisoient pas, ils se servoient de la décoction de quelques plantes dans le vin ; l'usage des Emplâtres vint après. Ceux qui se servoient d'alun, en appliquèrent sur leurs plaies, comme les Arabes le sel avec du miel. Les Potiers vantèrent la vertu de la litharge ; les Ouvriers en fer, le safran de Mars ; ceux qui travailloient en cuivre, la limaille de ce métal. Il suppose ensuite que les Alchimistes ajoutèrent à ces remèdes le minium & la céruse ; que les Naturalistes ne se contentant pas de ces médicamens, y mêlèrent l'aimant, la myrrhe, & quantité d'autres ingrédiens, tant qu'à la fin ils opérèrent des cures miraculeuses ; que dans la suite les Médecins ayant vu de bons effets du mercure dans les ulcères compliqués de vérole, ils en étendirent l'usage. Tout cela a assez de rapport avec ce qui se passe tous les jours sous nos yeux.

Paracelse, en traitant de la cure des ulcères, recommande, non-seulement les mêmes médicamens que les Anciens, il exalte encore prodigieusement les vertus du mercure.

Il entreprit de corriger l'âcreté du pus, avec des caustiques, & sur-tout avec le sublimé : il eut même

recours, pour cet effet, aux cautères & aux incisions. Il employoit contre les ulcères chironiens, outre ces remèdes, & d'autres de pareille vertu, les bains de pieds, les lotions faites avec les plantes astringentes, tels que les pommes de pin, le chêne, l'aristoloche, & autres semblables.

Il attribue de grandes vertus à la chélidoine : la manière dont il insiste sur l'usage des bandages, lui mérite nos éloges. Paracelse, à mon avis, étoit un homme fin & rusé; car tandis qu'il déclame contre Galien & Avicenne, il emploie prudemment les remèdes qu'ils ont prescrits : en général, il me paroît avoir plus consulté la nature que l'Art. Je crois qu'on peut trouver de très-bonnes choses dans la grande & dans la petite Chirurgie, pourvu que le lecteur soit un homme prudent, qui ne se laisse pas séduire par ses raisonnemens. Ce n'est pas sans probabilité, à ce qu'il me semble, qu'on l'accuse d'avoir donné lieu à l'usage des remèdes gras & huileux, qui prit naissance dans l'Allemagne, & qui se répandit bien-tôt par toute l'Europe.

§. VI. J'ai lu, avec un plaisir singulier, le *Traité des ulcères* de Van-Helmont, l'émule de Paracelse. J'aime sa théorie de la gale & de l'ulcère. Il prétend que le pus n'est excrément ni de l'ulcère, ni de la partie qu'il attaque; mais qu'il est produit par les semences ou racines de l'ulcère inhérentes, comme un ferment, à son fond; qu'il faut adoucir cet archée par des huiles, des baumes, des Emplâtres; & que le minium, la céruse, le colcothar, & autres substances semblables, peuvent sur-tout l'appaiser.

§. VII. Lorsque le traitement des ulcères étoit abandonné à des ignorans, qui ne se servoient que de

corrosifs, il falloit avoir recours, à ce qu'il me semble, à une plus grande quantité de remèdes onctueux, pour amollir les chairs; & employer ensuite de légers astringens, pour les conduire à une prompte cicatrice. Les remèdes âcres détruisoient la pellicule naissante, & les corrosifs excavoient profondément l'ulcère, en sorte qu'ils servoient plutôt à augmenter le mal, qu'à le guérir: ce qui a dû nécessairement donner du crédit aux remèdes gras & huileux.

C H A P I T R E T R O I S I È M E.

Du traitement des Ulcères depuis le commencement du XVII^e. siècle, jusqu'à nos jours.

Les Médecins du XVI^e. siècle, durent leur réputation à la doctrine des Anciens; ils négligeoient les observations que leur utilité fit recueillir ensuite en si grand nombre, qu'il est impossible de se servir de toutes. Il me semble que *Fabricé de Hilden, Bartholin, Blegny, Bonnet, Schenckius & Manget*, ont composé leurs collections, plutôt pour orner les Bibliothèques par de gros volumes, que pour l'utilité publique.

Il n'étoit pas difficile de se faire une réputation par cette voie; car rien de si aisé qu'une narration dans laquelle on prend occasion de parler avantageusement de soi, & de blâmer la conduite des autres: telle a été la source d'une prodigieuse quantité de volumes publiés sans aucun fruit. Sous le règne de Louis-le-Grand, on commença une autre collection; ce sont les Journaux & les Mémoires Académiques qu'on ne peut trop louer. Bien-tôt l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne, & la Russie, dans la même ardeur de cultiver

les Sciences, & de les porter à leur point de perfection, ont suivi le même plan; mais par-tout le même délire a fait négliger la langue latine; chaque Nation écrit en langue vulgaire. Je ne dirai rien des Académies, ni des Sociétés littéraires, dont le nombre s'est multiplié de nos jours, au point qu'il n'y a presque plus de Ville qui ne présente, sous un titre spécieux, sa doctrine, souvent énoncée en style barbare.

Ceux donc qui veulent se distinguer dans les Sciences, obligés d'apprendre les différentes Langues de l'Europe, négligent nécessairement la Grecque & la Latine: aussi un homme véritablement instruit, ne peut-il pas soutenir la lecture des Ouvrages modernes; comparés avec ceux des Anciens, on n'y trouve rien de neuf, rien qui n'ait été tiré des écrits de ces derniers, mutilés d'une manière honteuse. C'est pourquoi je ne pourrai citer ici qu'un très-petit nombre de Modernes.

§. I. Je suivrai pour eux, l'ordre chronologique, comme j'ai fait en parlant des Anciens. *Félix-Wurtz*, s'est acquis, au commencement du xvii^e. siècle, une grande réputation, par une longue expérience, & par son discernement. En traitant des corrosifs, il regarde leur usage comme pernicieux, dans le traitement des ulcères; il veut qu'on proscrive l'arsenic & le sublimé, à moins que ces remèdes ne soient administrés par une main prudente. En général, il employoit beaucoup de médicamens gras & onctueux. Le fameux Onguent qui a conservé son nom, est composé de plantes astringentes infusées dans le vinaigre, de vitriol, de verde-gris, & même d'huile de vitriol, cuits dans du miel. Il le recommande dans presque tous les ulcères & pour plaies qui suppurent. Il ne dit rien de la marche que la nature tient dans la guérison de ces maladies; il traite seulement des bonnes & des mauvaises qualités des remèdes, & assez ingénieusement.

§. II. *P. Barbette*, exerçoit la Médecine & la Chirurgie, à Amsterdam, en 1672. Suivant *Manget*, c'est à la Chirurgie qu'il a dû sa célébrité. Sa théorie sur la cure des ulcères, est tirée des Anciens. Il prescrit la saignée, le régime, les purgatifs, & extérieurement les digestifs, les sarcotiques, les épulotiques. Il employoit aussi les astringens végétaux, & des fossiles; mais il n'y mêloit que peu d'huile. Dans les ulcères anciens, il recommande, comme un très-bon moyen, l'ouverture d'un cautère; & il ajoute, *que les topiques ne soient ni gras, ni onctueux, mais puissamment dessicatifs, & qu'on les renouvelle souvent.* Il est fort estimable, pour avoir rendu aux pansemens des ulcères, l'ancienne simplicité qu'ils avoient perdue insensiblement.

Dans le chapitre où il traite *ex professo*, de l'ulcère rongeant & malin, il conseille de nouveau les remèdes exposés ci-dessus; mais il ne parle nulle part des médicamens âcres, tels que l'orpiment, le sublimé, & autres semblables. Il fait remarquer, fort à propos, 1°. que les topiques doivent être renouvelés tous les deux, trois ou quatre jours, au plutard; car, dit-il, quelques salutaires qu'ils soient, la nature n'en peut souffrir une application trop long-tems continuée; 2°. qu'il ne faut chaque jour lever qu'une fois ou deux l'appareil, parce qu'autrement les remèdes n'agiroient pas; 3°. il rejette les répercussifs & les mercuriaux, à moins qu'on ne tienne le ventre libre par des purgatifs souvent répétés: enfin, il ajoute que la décoction des racines de squine, de guaiac, de sassafras, est absolument nécessaire.

Quoique ce qu'il dit des ulcères, soit excellent, je pense cependant que c'est sans fondement qu'il les regarde tous comme un effet du vice des humeurs.

Ce qu'il a écrit de l'ulcère avec carie, ne me paroît

pas d'une saine doctrine : la carie est la séparation d'un os mort, opérée par la nature; ou bien l'ulcère de l'os, dont on n'obtient jamais la guérison, à moins qu'on n'ampute le membre qui en est attaqué : mais alors ce n'est plus guérir le mal, c'est emporter la partie malade.

Il est très-louable, sans doute, d'avoir expressément recommandé le bandage compressif aux jambes attaquées d'ulcères; il prescrit différentes préparations de plomb & de zinc en Emplâtre, & des décoctions. Je m'étonne que Manget n'ait pas ajouté des notes aux chapitres six & sept : cependant, comme il n'exerçoit pas la Chirurgie, on ne peut lui en faire un reproche.

§. III. Wiseman, Chirurgien de Charles II, Roi de la Grande Bretagne, a été très-distingué par son savoir & son habileté. Sa Chirurgie publiée en 1676, donne, relativement aux ulcères, la doctrine des Anciens, quoiqu'il ne les cite pas. Il observe, avec raison, que la génération des chairs, est l'ouvrage de la nature.

Il employoit le mercure précipité mêlé avec le basilicum : il recommande entre les dessicatifs, la tutie, la sarcocolle, l'Emplâtre calaminaire, l'aristoloche ronde, & autres semblables.

Il vante sur-tout le bandage compressif, pour amener promptement les ulcères à cicatrice : il observe aussi qu'il n'a jamais vu d'ulcères simples; mais qu'ils étoient toujours accompagnés de différens symptômes qui demandoient un traitement particulier.

Pour les ulcères des jambes, il recommande très-fort le bandage & le repos; & il appuie cette pratique par des observations intéressantes. Il prend de là occasion de parler du *bas lacé*, dont j'ai souvent vu de bons effets, & qui malheureusement est trop négligé.

Outre les dessicatifs, il regarde l'alun comme d'un grand secours pour la guérison des ulcères. Il me semble qu'il n'a pas grande confiance aux cautères; car il dit qu'il en a ouvert plusieurs fois par l'avis des Médecins; mais qu'il leur a préféré, dans la suite, le bas lacé. Il paroît cependant en avoir fait usage dans la suite.

Il guérissoit les ulcères qu'il appelle froids, chironiens, négligés, avec le mercure précipité, avec le vin, l'Emplâtre de Nicotiane, &c. & principalement avec le bas lacé.

Il met au nombre des meilleurs dessicatifs, les préparations de plomb, en y ajoutant la cadmie, le verd-de-gris, le cuivre brûlé, & l'alun. Il faisoit ses fomentations avec les plantes amères, astringentes, avec l'eau de chaux, ou l'eau alumineuse. Il regarde le mercure précipité, comme un excellent détersif. Il guérissoit les ulcères de la jambe, par le moyen de l'eau de chaux, de l'Onguent de tutie, ou d'un autre dessicatif, & du bas, recommandé ci-dessus. Il regardoit l'ulcère scorbutique, comme de la plus difficile guérison. Il composoit un Onguent avec une once de basilicum, & un gros de précipité rouge.

Dans tous les ulcères aux jambes, il conseille le bandage compressif, & le bas lacé. Dans ceux avec hypercarose, il approuve les remèdes que les Anciens ont proposé, ou seulement le mercure précipité. Il suit aussi leur traitement pour les ulcères compliqués de carie; il recommande, dans ce cas, le trépan & le cautère.

L'huile de vitriol est, selon lui, un bon remède contre la carie: mais je pourrois apporter plusieurs observations, pour prouver que l'usage de ce médicament est, non-seulement de nulle efficacité, mais même

qu'il est nuisible en certaines circonstances; car au lieu de hâter l'exfoliation, comme feroit le cautère, il la retarde, & cela parce que s'il pénètre jusqu'à la partie saine de l'os, il augmente le mal; s'il n'y va pas, il n'a aucune vertu.

Il fait mention d'une carie survenue à l'os maxillaire, à la suite de l'extraction mal faite d'une dent: il donna, pour aider la formation du cal, de l'ostéocolle, selon le conseil de Hilden. J'ai vu beaucoup d'exemples de cette maladie.

Les noms de téléphien, de chironien, que l'on donne aux ulcères, sont des termes qui n'en expliquent nullement la nature; il leur substitue ceux de phagédénique ou rongeur, de noma & de disépulotiques. Ces derniers ne diffèrent des autres que par la profondeur. Il recommande les mêmes médicamens que les Anciens; mais il donne la préférence à l'Onguent *Ægyptiac*, au précipité rouge, & au bas lacé.

Dans beaucoup de circonstances, il donnoit des vomitifs & des purgatifs, sans doute pour prévenir une trop grande abondance d'humeurs peccantes.

Il donne la description des ulcères accompagnés de varices: elles sont, selon lui, toujours placées au-dessous ou au-dessus de la peau: cependant il a des observations qui constatent qu'il en a vu dans le tissu cutané au voisinage des ulcères. Il dit avoir senti une varice sous l'ulcère qu'une femme, nouvellement accouchée, avoit au mamelon, & qu'on pansoit avec des Emplâtres dessiccatifs. J'ai de fortes présomptions qu'il s'est trompé dans ce cas; car jamais je n'ai vu de varices en cet endroit.

§. IV. Muys, de Gèbre dans les Provinces-Unies; étoit Sectateur de Descartes. Dans sa Chirurgie raisonnée, qui parut en 1684, il entreprend d'expliquer:

les phénomènes qui se remarquent dans l'homme, par les principes de la nouvelle Philosophie, joints à ceux de la Chimie. Cet Ouvrage est de peu d'importance : les Académiciens, les Péripatéticiens, les Galénistes, les Chimistes, avoient de même voulu faire adopter des systèmes conformes à leur doctrine ; & tous ont agi prudemment, en prônant une nouvelle Philosophie, de ne rien changer aux médicamens.

En faisant la description d'un ulcère variqueux qu'un homme de quarante ans avoit à la partie interne de la jambe, il remarque qu'elle étoit toute couverte de varices, & qu'il y avoit près de la malléole interne, deux ulcères profonds & très-fordides. Il témoigne son étonnement de voir des varices sur cette partie ; il raisonne beaucoup là-dessus, & finit par en attribuer la cause aux jarretières. Il me paroît probable que ces varices viennent de ce que le sang ne peut se décharger librement par la saphène dans la crurale ; ce qui est cause aussi de celles qu'on voit aux jambes des femmes grosses. Il dit qu'ayant ouvert, avec la lancette, une de ces varices, elle rendit un sang acide ; & qu'il a combattu ce vice du sang, avec les yeux d'écrevisses & le corail.

Il reconnoît dans les ulcères, un levain acide ; il les panse avec un plumaceau ferme & épais, assez étendu pour couvrir les ulcères & leurs bords, chargé de drogues appropriées, & contenu par un bandage suffisamment serré. Ces remèdes eurent tant de succès, que dans l'espace de cinq semaines, deux ulcères furent entièrement cicatrisés ; il en prévint le retour, en ouvrant une varice une fois chaque année.

Il appliquoit sur l'érysipèle, des compresses trempées dans des fomentations faites avec l'eau de fleurs de sureau, le camphre, & le sucre de Saturne. Il ne prouve l'utilité de ces remèdes, que par une observation : c'est celle

d'une femme qui avoit une varice, de laquelle il étoit forti près de deux livres de sang. Je ne comprends pas d'où ce sang pouvoit venir, à moins que ce ne fût de l'ulcère même : j'ai vu souvent de ces hémorrhagies arriver à des ulcères très-fordides; mais je n'en ai jamais remarqué d'aussi considérables.

Il fait aussi mention d'un ulcère à la cuisse, d'où il fortit une trentaine d'œufs remplis d'une humeur limpide; c'étoit sans doute des hydatides de l'espèce de celles que l'on fait aujourd'hui venir des insectes ou vers hydatiques que Tyson a bien connus, dont le célèbre M. *Pallas*, qui voyage maintenant dans la Sibérie & à Kamschatkam, pour faire de nouvelles découvertes dans l'Histoire Naturelle, a donné une excellente description, & qui sont gravés dans les mélanges d'Histoire Naturelle, pag. 157, planche 12^e. fig. 1, jusqu'à la 11^e. J'ai souvent trouvé de ces œufs dans des tubercules qui se forment sous le péritoine des bœufs. Je soupçonne qu'Hippocrate avoit remarqué de semblables hydatides; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'Arétée les a observées.

Dans la dernière observation de la seconde Décade, Muys fait la description d'une maladie de la bouche, que Celse appelle chancre, & que les Hollandois nomment *cancer aqueux*. Cette espèce d'ulcère attaque particulièrement les enfans. J'en traiterai plus au long dans la suite. Il suffira de dire ici que Muys vante beaucoup pour cette maladie, un Onguent fait avec la thériaque, l'Ægyptiac, la gomme lacque, l'esprit de sel ammoniac mêlé avec l'esprit de vin : il dit qu'il a guéri plusieurs personnes avec ce remède. Il paroît qu'il suivoit, dans sa pratique, la même méthode que Wiseman.

§. V. Il faut maintenant faire mention de *Saviard*, fameux Chirurgien François, qui, au commencement
Prix. Tome IV. Mmmmm

de ce siècle, a publié ses Observations chirurgicales. Étant à l'Hôtel-Dieu de Paris, il a vu des effets surprenant de l'Onguent mondificatif d'Ache, dans lequel entre le verd-de-gris, & dont on faisoit grand usage dans cet Hôpital : il ajoute qu'il est bon même contre les ulcères sordides, en y mêlant des escarrotiques. Si on fait attention aux drogues qui entrent dans sa composition, on verra que ce sont des astringens & des détersifs. J'ai voulu prouver, par cet exemple, que dans toute la France, à Paris, & même dans l'Hôpital le plus renommé, on se servoit du même Onguent pour toutes les espèces d'ulcères, sans avoir égard ni au bandage, ni au régime.

§. VI. *Belloste*, Chirurgien très-célèbre, & recommandable par ses excellentes observations, a autorisé, par son suffrage, l'emploi des astringens. Il assure avoir guéri quantité de Soldats, d'ulcères sordides, avec de la charpie imbibée d'une décoction tiède de feuilles de noyer. Dans sa Pharmacie chirurgicale, il établit qu'on peut réduire à quatre classes les remèdes qui conviennent aux ulcères. Parmi *les liqueurs*, l'eau de racine de bryone, de chélidoine, de chaux vive; les teintures de myrrhe, d'aloës & de safran; le petit lait, dans lequel on aura fait dissoudre du sucre de Saturne. Parmi *les poudres*, l'alun & le cinnabre, dont on peut faire des fumigations, & les diriger sur l'ulcère, par le moyen d'un entonnoir; les farines, la fleur de tan; au nombre des *Emplâtres* & des *Onguens*, ceux qui ont été prescrits par ses Prédécesseurs. Enfin, il recommande le vitriol, l'alun, le borax, le nitre, les sels de tartre & d'absynthe, avec différentes préparations de plomb. Il ne s'est pas beaucoup étendu sur cette matière, il n'a pas même décrit les symptômes des ulcères.

§. VII. Je passe à *Purmann*, Chirurgien de Breslaw, qui s'est fait un nom vers la fin du siècle dernier, par un Traité Allemand, sous le nom de *Chirurgie curieuse*. La pratique des François, des Anglois, des Allemands, des Suisses & des Hollandois, a été exposée. *Purmann* a employé, comme eux, l'alun, la cérufe, la tutie, le bol d'Arménie, la pierre calaminaire, le mercure sublimé & l'eau de chaux : il faisoit des lotions avec ces remèdes, principalement quand les ulcères étoient sordides. Il paroît avoir fait peu d'usage des Onguens.

§. VIII. J'arrive, avec plaisir, à une autre époque brillante pour la Chirurgie, qui date du célèbre M. le Dran, qui vivoit au commencement de ce siècle. Ce grand Chirurgien expose, avec autant de clarté que d'érudition, dans sa quinzième observation, tout le traitement des ulcères malins. Un Tailleur avoit à la malléole, un ulcère, dont les bords calleux avoient seize lignes de circonférence : on commença le traitement par une saignée & deux médecines; puis pour amollir les lèvres de l'ulcère, M. le Dran le pansa avec une Emplâtre fait à parties égales de diachylon & d'Emplâtre de Vigo, au quadruple de mercure. Il fit ensuite de légères scarifications sur les bords calleux, avec une lancette; & lorsqu'ils ne donnoient plus de sang, il appliquoit l'Emplâtre. Il répéta quatre fois ces scarifications; & dans l'espace d'un mois, le malade fut guéri. Quoique l'Auteur ait souvent employé les scarifications, dans le traitement des ulcères; cependant il convient, vers la fin, que le seul Emplâtre a souvent suffi. Je me permettrai de remarquer ici, avec tout le respect dû à

la mémoire de ce grand homme, qu'il ne paroît pas probable qu'il faille considérer les ulcères comme un égoût par lequel la nature se procure, pour parler le langage ordinaire des Médecins, une évacuation critique; car j'en ai guéri un grand nombre, sans qu'il en ait jamais résulté d'accidens fâcheux. Je ne nierai pas que la nièce de M. le Dran, ne soit tombée dans la phthisie, après qu'on lui eut fermé les ulcères qu'elle avoit aux jambes. Je ne nierai pas non plus que ces mêmes ulcères ne se soient ouverts de nouveau, lorsqu'elle a été guérie de cette dangereuse maladie; mais de semblables événemens ont souvent lieu, sans qu'il y ait eu auparavant des ulcères, de même qu'on opère la guérison d'une infinité d'ulcères; sans suites aussi terribles. On pourroit mettre en question, si ces accidens ne dépendent pas d'une autre cause? En attendant, je ferai observer que les illustres Van-Swieten & Morgagni, ont eu les mêmes doutes.

§. I X. Dans le même tems, M. Sharp, Élève de Cheselden, homme d'un génie pénétrant, & d'une activité infatigable, donnoit à Londres un Ouvrage intitulé : *A treatise on the oper : of surgery*. Dans l'introduction, il traite *ex professo* des ulcères. Il s'accorde avec M. le Dran, à regarder la guérison de cette maladie comme dangereuse dans les vieillards; car, dit-il, elle est souvent suivie d'asthme, de diarrhée, ou de fièvre, qui emportent le malade, à moins que l'ulcère venant à se rouvrir, ne permette la sortie de l'humeur morbifique. Je n'ignore pas ces accidens; mais je ne suis pas encore convaincu qu'ils ne puissent être causés par la vieillesse même, ou par l'approche de la mort. Mais continuons d'exposer la méthode curative prescrite par cet homme illustre. D'abord, il pense que les remèdes

internes font nécessaires dans tous les ulcères qui viennent d'un vice quelconque; sans eux, les autres remèdes échouent. Il excepte les carcinomes & les scrophules, où ils n'ont que bien peu d'efficacité. Il remarque que la tisanne des bois, est bonne pour les écrouelles.

Quant aux ulcères malins, auxquels les pauvres Artisans sont très-sujets, le repos & le lit lui paroissent les meilleurs remèdes dont ils puissent faire usage; mais peuvent-ils y avoir recours! Quand les bords calleux ne cèdent pas aux topiques, il recommande de les toucher avec la pierre à cautère, ou avec la pierre infernale, à moins qu'on n'aime mieux les enlever avec le bistouri; méthode très-douloureuse, & qui ne hâte pas la guérison. Il veut qu'on emporte avec des ciseaux, les bords des bubons & des ulcères vénériens, qui excèdent le niveau des chairs.

Il vante beaucoup le basilicum mêlé avec le précipité rouge, à différentes proportions. Si l'ulcère ne se cicatrise pas, il recommande de le laver avec l'eau de chaux, ou l'eau phagédonique, ou bien de le panser avec la teinture de myrrhe. S'il vient des excoriations à l'entour, il conseille de les oindre avec l'Ongent de blanc de balcine, ou avec le nutritum.

Il remarque judicieusement que les escarrioniques détruisent les petites grains charnus qui s'élèvent du fond des ulcères lorsqu'ils se mondifient; qu'en conséquence, il ne faut employer le précipité qu'avec beaucoup de prudence.

Les fongosités ou chairs fongueuses, diffèrent des chairs grainues, en ce que celles-là sont plus lâches & plus éminentes: on peut les détruire en toute sûreté, dit-il, avec le précipité rouge & l'alun brûlé. Il croit cependant que ce remède ne seroit d'aucune utilité sur les ulcères entretenus par une carie; mais que

pour les écrouelleux, il est rare qu'un Onguent chargé de précipité, & maintenu par une compresse bien serrée, n'ait un bon effet. Quoiqu'on puisse cautériser les carcinomes cutanés, il pense qu'il est plus sûr de les emporter avec le bistouri.

Dans les cancers, il loue l'usage de la charpie sèche, ou un mélange de basilicum & de cérat de pierre calaminaire, ou le simple cérat, ou bien l'Onguent de blanc de baleine, sur-tout si on humecte, avec le lait, les bords de l'ulcère.

Pour les ulcères des jambes avec varices, il regarde le bandage comme d'une nécessité indispensable, & il recommande sur-tout le bas lacé, tant de fois conseillé par Wiseman, son Compatriote. Dans les ulcères invétérés, sur-tout aux personnes âgées, il pense qu'un cautère est utile pour que l'ulcère ne se rouvre pas.

Il propose pour les brûlures, l'huile de lin, puis le basilicum, ensuite le cérat de pierre calaminaire, l'Onguent dessicatif rouge, & autres semblables. S'il s'élève des chairs fongueuses, il prescrit de les panser avec de la charpie sèche qui aura été trempée dans de l'eau de vitriol, ou de les toucher légèrement avec le vitriol de Chypre.

Il est évident, d'après la méthode de Sharp, pour le traitement des ulcères, qu'à Londres on évite de se servir de remèdes huileux & emplastiques, & qu'on n'en fait usage que très-rarement.



TROISIÈME SECTION.

CHAPITRE PREMIER.

De la cure des Ulcères.

NOUS AVONS rapporté la doctrine des Anciens & des Modernes, sur les ulcères, & parlé des remèdes dont l'expérience a confirmé l'efficacité. Il nous faut maintenant traiter de l'ulcère considéré en lui-même, & de la manière dont la nature opère sa guérison. Par-là, il nous sera facile de satisfaire à la dernière condition de la question proposée par l'Académie, qui recommande *d'observer la marche de la nature dans les ulcères les plus simples*, afin de pouvoir connoître les obstacles qu'apporte à la guérison, chaque différente espèce.

§. I. Tous les anciens Médecins, & ceux qui, par une fausse prévention, ont marché aveuglément sur leurs traces, comme il s'en trouve encore aujourd'hui, voyant que la plaie purulente, l'abcès & l'ulcère, rendoient une matière semblable, c'est-à-dire du pus, ont compris, sous la définition de l'ulcère, ces trois maladies, quoiqu'il y ait entre elles une différence infinie.

La plaie purulente & l'ulcère, paroissent avoir plus de rapport ensemble; mais l'abcès se forme par la dépravation des humeurs, & par la pourriture des vaisseaux, des membranes & de la graisse, ce qui rend ce pus très-différent des autres; car si la peau lui résiste trop par son épaisseur, il cause une fistule, comme il arrive aux environs de l'anüs.

Les ulcères viennent quelquefois d'insectes, qui rongent le tissu de la peau, comme dans la gale & les dartres. Ce pus dépend donc d'une cause externe qui ne perce pas entièrement la peau.

Lorsque les os sont viciés, comme dans le spina ventosa, dans toute espèce de carie, & dans les gibbosités, il en résulte des fistules d'où coule un pus très-différent de celui que fournissent les ulcères proprement dits.

Les glandes écrouelleuses, la teigne, le feu Saint Antoine, maladies qui viennent de l'acrimonie des humeurs des enfans, donnent un pus vraiment excrémentiel.

Mais dans le cancer, dans la fongosité des os, à l'occasion d'une fracture, dans la suppuration des articules, le pus est d'une mauvaise qualité, rongéant, & d'une nature bien différente de celle des précédens.

Enfin, dans la grosse & dans la petite vérole, nous voyons que la particule la plus subtile de virus, donne lieu à des ulcères affreux, auxquels, sur-tout dans le vice vénérien, un peu de mercure remédie; ce qui prouve évidemment qu'il ne faut pas juger par l'abondance de la suppuration, de la quantité de l'humeur âcre qui infecte le sang.

On a souvent cru aussi que les ulcères gangréneux, étoient causés par un vice scorbutique, ou par quelque autre acrimonie du sang: nous allons examiner en détail ces différens objets, en commençant par le pus des plaies & des ulcères.

§. II. Quoique le pus des plaies & des ulcères, ait été le sujet des recherches de plusieurs habiles gens, je puis dire, avec vérité, qu'aucun n'en a mieux connu la nature, que l'illustre M. Pringle. Il dit que le pus vient de la sérosité du sang, laquelle, ayant perdu, par l'évaporation, ses parties les plus subtiles, laisse au fond une matière épaisse, sous la forme de pus. Une once

de cette sérosité produit par jour autant de pus qu'il en sort d'un cautère. D'où il est facile de conclure, 1°. que dans cette espèce d'ulcère, & dans toutes les autres, les forces s'affoiblissent considérablement, & qu'il faut les fermer le plus tôt possible. 2°. Que quoique le pus vienne d'un sang exempt de tout vice, cependant s'il demeure long-tems dans la plaie, il se putréfie par la chaleur naturelle, & s'atténue au point qu'il est besoin d'employer des anti-septiques.

La dix-septième des belles expériences de M. Pringle, sur les septiques & les anti-septiques, prouve que *tous les astringens sont anti-septiques*. La treizième, que le quinquina est le meilleur des anti-putrides. La neuvième, contient une table des forces proportionnelles des anti-septiques : elle démontre évidemment que la vertu du sel ammoniac, est comme trois, celle du sel de nitre :: 4, du borax :: 12, du sel de succin :: 20, & de l'alun comme 30.

Il remarque dans sa dixième expérience, que l'aloës, l'assa-fœtida, la terre du Japon, & la myrrhe, sont également anti-septiques; mais que la gomme ammoniac & le sagapénium, ne le sont presque pas : l'opium & le sucre résistent assez bien à la pourriture, mais le camphre, par-dessus tout : les absorbans, & l'eau de chaux, ne paroissent pas s'y opposer puissamment, quoique le célèbre Macbride soit d'un avis contraire : il attribue plus de vertu anti-septique à l'eau de chaux, que M. Pringle, d'après des expériences confirmées par l'autorité du célèbre M. Alston.

On a aussi employé, pour la cure des ulcères, les mouches cantharides, & elles n'ont pas augmenté la putréfaction.

Ces expériences rendent facilement raison, pourquoi les remèdes des Anciens, pour les ulcères, ont conservé leur efficacité jusqu'à nos jours; c'est qu'à une légère vertu astringente, ils en joignoient une anti-septique.

Les graisses & les huiles des animaux, se corrompent promptement; mais les huiles des végétaux, se gâtent moins facilement que les graisses; c'est pourquoi les Anciens employoient peu de graisses : mais comme l'huile d'olives étoit rare dans le Nord de l'Europe, ils lui substituèrent le beurre & les graisses des animaux.

§. III. Nous venons de voir ce que c'est que le pus dans l'ulcère, il faut maintenant examiner ce qui se passe à sa surface. Lorsque la cavité est presque entièrement effacée, il se forme à l'entour une pellicule mince; on voit aussi quelquefois paroître, de distance en distance, de petits points, ce qui peut être très-bien comparé à la manière dont la glace s'étend sur la superficie de l'eau pendant l'hyver. La liqueur qui est au bord du vase, commence par se condenser; elle jette ensuite, de côté & d'autre, des rayons, qui, venant à se rencontrer, couvrent bien-tôt toute la surface.

Cette structure vasculaire, forme une pellicule si tendre, que le moindre attouchement la déchire. Ce n'est donc pas parce que le pus est un baume, qu'il ne faut pas l'ôter; mais parce qu'on ne pourroit le faire sans détruire la tendre substance qui forme la pellicule. Je l'ai cent fois expérimenté : c'est pourquoi j'applique rarement des médicamens sur les ulcères, à la suite des plaies; & j'ai grande attention, lorsque cette pellicule commence à se former, de ne pas enlever la charpie, si elle est adhérente; car, sans cette précaution, la cure de l'ulcère traîne souvent en longueur; ce qui ne doit pas paroître étonnant, puisque la nature est obligée de recommencer son ouvrage.

§. IV. Cette substance vasculaire, forme facilement une hyperfarcose, c'est-à-dire de la chair spon-

gieuse ; c'est pourquoi il faut mettre dessus de légers astringens ; car tout médicament gras & huileux, lui est très-nuisible. Mais qu'est-il arrivé ? Les Chirurgiens voyant que les corrosifs détruisoient l'hyperfarcofe, ont négligé de se servir d'alun, & des fossiles alumineux & vitrioliques, pour employer le précipité : ils en ont corrigé la vertu trop corrosive, par des huiles, des graisses & de la cire. Tout le monde fait qu'on adoucit le sublimé corrosif avec de l'esprit de froment, comme le verre d'antimoine, avec de la cire, &c. C'est ce qui a donné lieu, à ce qu'il me semble, à l'usage des médicamens gras & des Ongens. Les Chirurgiens, sans faire attention à la différence des régions, ont employé indistinctement tel ou tel Onguent, dont un autre avoit fait usage avec succès. S'il ne réussissoit pas, selon leurs desirs, ils avoient recours à d'autres d'une vertu opposée : telle est la foiblesse de l'esprit humain.

On peut, selon moi, encore ajouter à cela, l'impatience des malades : car les Anciens, avec leurs pastilles, leurs décoctions, & tout ce qu'ils employoient, n'expédioient pas aussi promptement les pansemens, que nous le faisons avec un Émplâtre ou un Onguent. On néglige même le bandage que j'ai reconnu être d'une nécessité indispensable. On le néglige encore plus en France qu'en Angleterre, où l'on suit encore la doctrine de Wiseman : je veux parler des ulcères anciens aux jambes, contre lesquels il est le meilleur des remèdes ; mais même, dans ces cas-ci, l'application du bandage est ennuyeux pour le malade ; car il faut faire le rhombe à deux chefs, avec le spica du talon : il faut voir, à cette occasion, ce que dit Galien des bandages. Le premier est d'Héliodore, que quelques-uns appellent aujourd'hui la sandale ; mais c'est improprement, car ce nom convient proprement à un laq, qu'Oribase appelle pastoral : mais que cela soit dit en passant.

§. V. Par rapport à la réforme de l'abus qu'on fait des Onguens & des Emplâtres, il faut, pour satisfaire à cette question, remonter à la source. Qu'on ouvre le Codex pharmaceutique de Paris, on verra les titres spécieux des remèdes : il ne faut pas chercher ailleurs la cause des abus. Paris n'est pas la seule Ville qui ait à se plaindre de son Code; toutes les Pharmacopées sont infectées du même vice : on retrouve, à peu de chose près, dans toutes, les mêmes formules d'Onguens & d'Emplâtres; celle de Strasbourg en contient plus que les autres.

Il n'est pas facile d'y faire des changemens, car ces Codes ont été rédigés par ordre des Facultés de Médecine, par des hommes très-savans, sans doute; mais trop peu instruits sur le traitement des ulcères.

Tous les esprits d'ailleurs sont imbus de l'erreur, qu'un même remède est propre à la guérison de toutes sortes de maladies; ce qui fait qu'on commence par employer le remède le plus en vogue : s'il n'opère pas de bons effets, on lui en substitue un autre, & on continue à en changer, jusqu'à ce qu'enfin on ait recours à quelque secret merveilleux. Pendant ce tems, on néglige le conseil des personnes habiles, & l'Art le plus salutaire est méprisé.

Il seroit donc à désirer que l'on fît, dans tous les pays, par ordre des Souverains ou des Magistrats, une réforme dans les Pharmacopées. Il faudroit aussi que le peuple se corrigéât de sa prévention, si profondément enracinée, que je crains bien que la réforme dans les Onguens, n'ait jamais un heureux succès. Mais examinons sérieusement les ulcères chironiens, auxquels sur-tout, les remèdes gras sont très-préjudiciables.

§. VI. J'appelle téléphiens ou chironiens, les ulcères auxquels les vieillards sont sujets, & même les

jeunes gens, quoique plus rarement. Boerhaave & Van-Swieten, son illustre Commentateur, les ont appelés scorbutiques, comme la plupart des Auteurs.

Je me suis occupé pendant plusieurs années, quoiqu'accablé d'une multitude d'affaires, de l'examen & de la cure de ces ulcères. J'ai remarqué qu'aux femmes, ils étoient souvent accompagnés de varices aux jambes & aux pieds, près des malléoles, & plus rarement aux hommes. Quelquefois le tissu cellulaire acquiert, ainsi que la peau, une consistance très-dure; on remarque à l'entour un cercle d'un brun foncé, ou d'une couleur livide.

J'ai pris un soin incroyable de ces sortes d'ulcères, & je les ai pansés moi-même, afin d'éprouver quel avantage on pouvoit attendre des médicamens, des bandages & des cautères. Voici le résultat de mes observations.

1°. Je n'ai jamais vu aucun bon effet des cautères; les ulcères, par leur moyen, n'ont changé ni en bien ni en mal. 2°. Je suis presque toujours venu à bout de guérir les ulcères, même les plus opiniâtres, sans en avoir vu résulter aucun inconvénient; car il seroit absurde d'admettre une cause, par l'événement qui n'en seroit pas une suite nécessaire. 3°. J'ai observé constamment, que tous les Onguens, sur-tout le tétrapharmacum, avoient été nuisibles. 4°. Je n'ai jamais obtenu de guérison qu'après avoir contenu par un bandage, la jambe & le pied, comme Wiseman, & depuis lui, Sharp, l'ont recommandé; car il n'y a aucune partie du corps où la lymphe s'infilte plus facilement dans le tissu de la membrane cellulaire, qu'aux jambes. Nous voyons, même après la mort, que la lymphe en sort, par une légère ouverture; & qu'une jambe qu'on laisse pendre d'une table anatomique, se tuméfie.

Ainsi, un bandage compressif empêche la lymphe d'engorger les parties inférieures, & prévient par-là le mal que causeroit à la tendre pellicule, une trop grande affluence de cette humeur. Aristote qui remarque que *les ulcères de la tête, se guérissent facilement, & ceux des jambes avec difficulté*, ne me paroît pas beaucoup s'éloigner de la vérité, en attribuant cette différence à la pesanteur des corps qui les fait tous tendre vers la terre.

5°. Je n'ai jamais employé les scarifications; ni les escarrotiques, que lorsque le fond de l'ulcère étoit couvert de chairs sordides; & dans ces cas, j'ai vu de meilleurs effets du vitriol de Chypre, que du précipité.

6°. J'ai essayé de différentes décoctions, & sur-tout de celles d'écorces de chêne, & de quinquina; mais j'ai remarqué qu'elles desséchoient trop l'ulcère; & que sur les gens du peuple, les bords se tuméfoient & saignoient au moindre attouchement, de sorte que j'étois obligé de les panser avec des huileux.

J'ai employé, avec beaucoup de succès, une pâte faite avec parties égales de pierre calaminaire, de pompholix, de litharge d'or, réduite en masse molle, avec une suffisante quantité d'huile de lin. Il faut la conserver dans de l'eau, de peur qu'elle ne se dessèche; mais lorsqu'elle est destinée à l'usage des pauvres gens, il vaut mieux employer l'huile d'olives ou de raves, parce qu'elles ne perdent pas leur mollesse. Je faisois avec cette pâte, une espèce d'Emplâtre d'une ou deux lignes d'épaisseur, comme Muys le prescrit: je mettois dessus une compresse trempée dans de l'eau de chaux, & je contenois le tout avec le rhombe & le spica des malléoles, ou bien avec le bas de Wiseman. Au moyen de ce pansement renouvelé deux fois par jour, j'ai presque toujours obtenu une guérison parfaite.

J'ai souvent vu une matière âcre sous l'épiderme, donner lieu à un nouvel ulcère, sur-tout dans la partie la plus déclive : dans ce cas, la décoction de chêne m'a parue très-efficace.

Si l'on peut garder le repos, la guérison des ulcères en est plus prompte; mais je n'ai jamais pu venir à bout de guérir les varices, ni de dissiper la couleur brune qui les entoure.

L'expérience m'a donc appris que les huileux administrés prudemment, & en petite quantité, bien loin d'être contraires, sont très-amis des nerfs, & qu'ils sont utiles, sur-tout dans les ulcères qui ne pénètrent pas l'épaisseur de la peau, mais dont le siège est entre cette partie & l'épiderme. J'ai éprouvé l'efficacité du zinc, & par conséquent de la pierre calaminaire, qui en est la mine, & où se trouvent des parties ferrugineuses & arsénicales : j'ai vu aussi de bons effets des préparations de plomb. Je n'ose décider si ces minéraux résistent aussi bien à la pourriture, que les végétaux, sur lesquels j'ai fait quelques recherches, de même que MM. Pringle & Macbride; mais je suis sûr qu'ils conviennent très-bien dans ce cas.

§. VII. Les herpes, les croûtes laiteuses, & autres ulcères cutanés, auxquels les enfans, qui y sont très-sujets, sont souvent redevables de leur bonne santé, si on les panse avec des huiles & des Onguens, produisent une suppuration très-abondante; laquelle épuise les forces sans aucun avantage. Des frictions mercurielles sur le bord de ces ulcères, les guérissent souvent, ou plutôt les dessèchent; mais la répercussion de la matière âcre, se jette sur les yeux, y cause des ravages affreux, qu'on ne peut détourner qu'en établissant un séton ou un cautère à la nuque, ou au bras, ou bien en appliquant les vésicatoires, ou en cautérisant les tempes.

Le vin avec du sucre & de l'huile, est un très-bon détersif dans ces cas, aussi bien que la bière récente, avec une petite quantité d'huile ou de beurre.

§. VIII. Quelquefois cette matière répercutée, se jette sur les cartilages & les os des enfans, & y cause le *spina ventosa*, expression barbare qu'on a retenue des Arabes. *Rhazès* est le premier qui ait parlé de cette maladie : *Severin* l'appelle *pœdarthrocacé*, dénomination qui lui convient encore moins que la première ; car elle n'attaque pas seulement les articulations, mais aussi les côtes, le sternum, & le bord des orbites. Ces ulcères rendent de la sanie, & ne causent aucune douleur, à moins qu'ils n'empêchent le mouvement de l'articulation, ou qu'il ne se forme des abscess profonds ; mais ils peuvent acquérir un volume considérable, sans faire souffrir.

Je m'y suis pris de toutes manières ; j'ai essayé de toutes sortes de médicamens, tant internes qu'externes, pour guérir cette maladie ; & j'ai eu la douleur de n'en voir réussir aucun. Les mercuriaux, l'eau de chaux, la garence, qui, en colorant les os, devoit avoir plus d'efficacité, ont été donnés sans succès. Je n'ai pas vu de meilleurs effets de la chéridoine, si vantée par *Paracelse*, ni des martiaux, ni de la décoction des bois, ni de celle de *falsepareille*, quoique j'en aie fait continuer l'usage pendant un an entier.

Tous les remèdes gras augmentoient l'écoulement sanieux, ce qui m'obligeoit de faire des fomentations tièdes, avec des décoctions d'écorces de chêne, de saule, ou de quinquina, animées d'une dixième partie de quelque esprit aromatique ; ce qui faisoit désenfler le membre, diminuoit la sanie & augmentoit les forces du malade : quelquefois j'étois forcé de couvrir l'orifice fistuleux, avec un Emplâtre ou un Onguent quelconque, pour prévenir le dessèchement.

Puisque l'occasion s'en présente, je dois faire mention de différens abscess, dont le siège est sous la peau, & qui se forment, sur-tout du côté malade. Ils s'ouvrent difficilement; il en sort une matière tenace, blanchâtre, muqueuse; & la guérison s'en opère promptement. Au reste, cette maladie n'étant pas douloureuse, elle ne cause pas grande incommodité.

J'avoue franchement que je ne connois point le caractère de cette maladie; car tantôt elle attaque seulement un os de la main ou du pied, quelquefois le genou; ces parties s'enflent prodigieusement, il s'y forme un nodus considérable, qui devient fongueux, & dégénère ensuite en un ulcère fétide. Si on ne délivre le malade de ce fungus, par l'amputation du doigt ou de la main, il est menacé de phthisie & d'une mort certaine. Le genou suppure plus rarement, mais il s'y forme sûrement une enchylose incurable.

La première fois que j'ai fait l'amputation de la main, en pareil cas, intimidé par l'opinion de mes Confrères, je craignois que la masse des humeurs étant viciée, il ne se fît un dépôt sur une autre partie. Mais la femme guérit parfaitement; de pâle & triste qu'elle étoit, elle reprit promptement sa couleur & sa gaieté naturelles, & elle a joui, pendant vingt ans, de la meilleure santé.

Depuis j'ai amputé des doigts, dès le commencement du mal; & d'autres l'ont fait, d'après mon avis, sans jamais avoir vu de récidive.

Il paroît qu'il y a deux vices réunis dans cette maladie. Une seule partie, ou plusieurs du même côté en sont attaquées, ou toutes celles du corps en même tems; les huiles & les graisses y sont également contraires.

On ne peut pas dire que ce soit le scorbut; car le vin & les remèdes antiscorbutiques, y apporteroient du soulagement; ce n'est pas non plus le rachitis, car

il ne produit que très-rarement, pour ne pas dire jamais, la carie. Le vice dont il s'agit, carie au contraire toute la continuité des os, comme je m'en suis convaincu par la dissection d'un grand nombre d'enfans morts de cette maladie; & je ne doute pas que ce ne soit-là une des causes les plus fréquentes de la perte des enfans qui meurent en si grand nombre en Europe, avant l'âge de douze ans.

Mais je reviens à ces ulcères que j'ai conseillé de fomentier avec la décoction prescrite, ou avec une semblable, animées d'un peu d'esprit de vin ou de froment.

J'ai remarqué que l'application des remèdes gras & huileux, causoit très-souvent des enflûres prodigieuses au genou, au coude & aux malléoles; qu'outre cela, les forces des malades s'épuisoient au point qu'ils tomboient en phtisie, ou y feroient tombés si l'on n'eût changé de remèdes.

J'en ai vu aussi résulter des anchyloses au genou, aux pieds, aux mains, aux coudes; mais jamais à l'épaule; maladie des plus rares. Mais ce que ce vice a encore de particulier, c'est qu'il ne dérange point le cours de la petite vérole naturelle, ni de celle qu'on procure par l'inoculation. Je finis cette matière, car je ferois un volume si je voulois écrire tout ce que j'ai observé sur ces ulcères, & rapporter les erreurs commises dans la description de cette maladie.

§. IX. Ceux qui veulent tout attribuer au vice scorbutique, y rapportent aussi la maladie que Celse décrit très-bien, au livre 6, chap. 15, sous le nom de *cancer de la bouche*. Boerhaave qui écrivoit dans un tems où l'on regardoit le scorbut comme la cause universelle de toutes les maladies, est de ce nombre, aussi bien que l'illustre Van-Swieten: celui-ci en a donné

une description assez exacte, tom. 1, §. 423 ; il remarque, de même que Muys, que les Hollandois l'appellent *cancer aqueux*.

J'ai quelquefois vu de ces ulcères, les enfans sur-tout y sont sujets ; ils se manifestent à la joue, par une tache livide, qui fait de tels progrès dans l'espace de deux jours, & quelquefois en moins de tems, que cette partie, la moitié de chaque os maxillaire, de la langue & du palais, tombent en mortification ; & la mort ne tarde pas. J'ai vu tomber l'os maxillaire supérieur entièrement sphacelé, dans une jeune fille, qui y a long-tems survécu. Elle cache aujourd'hui l'affreuse cavité qui a résulté de cette chute, avec une lame d'argent, peinte de couleur de chair ; ce qui couvre assez bien la difformité.

Ce n'est pas sur la face seule que cette maladie exerce ses ravages ; je l'ai vu attaquer le pubis d'une jeune fille, avec tant de rapidité, qu'elle s'étendit bien-tôt jusqu'au cartilage, rongea presque toutes les parties naturelles, & causa la mort le sixième jour.

Lorsque les progrès du virus sont plus lents aux lèvres & au menton, c'est-à-dire lorsque la gangrène ne s'étend pas, ou qu'elle ne le peut faire par rapport à la petite quantité du virus ; alors on peut se servir utilement du remède proposé par l'illustre Van-swieten, qui est de l'esprit de sel marin, seul ou mêlé avec du miel rosat ; je l'ai employé plusieurs fois avec succès : il a cependant échoué contre la maladie de la fille dont je viens de faire mention. J'ai préparé son squelette, tous les os en sont blancs, solides, & sans aucune altération. Au contraire des rachitiques, dont les os ont le tissu plus rare & plus spongieux.

Celse, dans le cancer de la bouche, employoit l'orpiment, le sel décrépité, & d'autres escarrotiques, même le cautère actuel. Muys, comme nous l'avons dit, se servoit d'Onguent Ægyptiac, avec l'esprit de sel armoniac, &c.

Tous les remèdes qui arrêtent les progrès de la gangrène, & qui s'opposent fortement à la pourriture, peuvent convenir, à ce que je pense, dans cette maladie; mais les parens ne demandent, pour l'ordinaire, du secours, que lorsque l'état de leurs enfans est désespéré.

Je n'oublierai pas de dire que j'ai pansé, d'après le conseil de Van-Swieten, avec le plus grand succès, les ulcères malins, c'est-à-dire ceux qui s'étendent en rongant les parties voisines, avec vingt gouttes d'esprit de sel marin, dans une once de miel rosat. J'ai guéri, avec ce remède, une tumeur écrouelleuse, ulcérée à la face interne de la mamelle d'une jeune fille : les Onguens & les Emplâtres avec lesquels je l'avois pansée auparavant, n'avoient servi qu'à irriter le mal, bien loin de le guérir. J'ai obtenu aussi, par le même moyen, la guérison d'un ulcère malin, au pied d'une jeune fille; il avoit déjà entièrement rongé le quatrième doigt jusqu'au métatarse. Je pourrois citer plusieurs autres exemples.

§. X. J'ai remarqué que dans l'ozène, maladie dont j'ai parlé au §. 6 du Chap. 1, Sect. 1, les remèdes gras étoient absolument contraires, & que le mal faisoit des progrès rapides, lorsqu'on les employoit inconsidérément. L'acide de l'esprit de sel marin, ne convient pas non plus à cette espèce d'ulcère, il faut des onctueux. Je n'ai tiré d'aucun plus d'avantage que du cérat camphré, mettant une dixième partie d'hellébore blanc, avec un ou deux grains de mercure doux, sur une once d'Onguent. Je donnois en même tems, la fameuse liqueur de Van-Swieten. J'ai déjà parlé de son efficacité : elle n'a pas procuré la guérison radicale; mais aucune autre méthode ne m'a paru plus profitable.

§. XI. La gale donne souvent lieu à des ulcères

affreux, que le prurit rend insupportables : je n'ai jamais vu échouer contre eux, la racine d'hellébore blanc dans de la pommade, en y ajoutant du sel armoniac, suivant le conseil de M. Pringle. Le mercure auroit le désagrément d'exciter promptement la salivation, & de ne pas guérir. J'ai vu une gale résister aux frictions mercurielles, qui avoient procuré une salivation pendant six semaines.

Il est une maladie insupportable, qui attaque les parties naturelles, sur-tout celles des femmes, & que quelques-uns appellent *pudendagra*, à l'imitation de Pline, qui a nommé *mentagra* la gale du menton. M. *Sauvages*, qui s'est distingué par une multitude de dénominations aussi étonnantes qu'inutiles, l'appelle *hystéralgie*. Mais c'est improprement, à ce que je pense, parce que les hommes y sont aussi sujets. Je suis souvent venu à bout de la guérir avec une décoction d'hellébore blanc, lorsque l'Onguent mercuriel paroïsoit aigrir le mal.

La gale n'est pas, comme le pensoient les Sectateurs de Van-helmont, un vice des humeurs; & plusieurs, dans cette opinion, conseillent aujourd'hui d'inoculer la gale. On la guérit immanquablement par tout remède assez âcre pour détruire les petits insectes qui la causent; mais il faut se servir d'Onguent, autrement la peau se gerce, sur-tout à la paume de la main, au pli du coude, & autour des malléoles.

§. XII. Il arrive assez souvent, par chute ou coup considérable, une fissure aux os du crâne : si la carie qui en est la suite, ne peut s'exfolier, il se forme un fungus, lequel, à raison des symptômes, approche de la nature du cancer, & cause enfin la mort. Quelquefois l'os croît tellement, en jetant de côté & d'autre des rayons osseux, que si la maladie est à la tête, l'œil est chassé de son orbite. Ces tumeurs dégènèrent

en ulcères de la plus mauvaise espèce : on parvient bien, avec des fomentations astringentes & antiseptiques, à en borner les progrès & à en diminuer l'infection ; mais jamais ils ne guérissent.

J'ai vu un fungus de cette nature , à la suite d'une fracture du coccix , causer la mort à une fille qui s'étoit laissée tomber avec une échelle , de la hauteur de quelques pieds. Je conserve cet os dans mon Cabinet : l'excroissance osseuse a non-seulement augmenté de beaucoup le volume des deux os iléons ; mais s'étant formée dans la cavité cotyloïde , elle en a chassé la tête du fémur.

Il me paroît inutile de rapporter un plus grand nombre de cas de cette espèce ; j'en ai observé plusieurs aux extrémités inférieures ; un sur-tout qui mérite d'être rapporté : j'ai vu en 1769 , sur le fémur d'un jeune-homme , une excroissance de la longueur de deux pieds , & de quatre pieds & demi de circonférence. Il n'y a point de termes capables d'exprimer à quel point l'ulcère étoit horrible & de mauvaise odeur.

Il suffit d'avoir démontré , par ces exemples , que les antiseptiques végétaux , & sur-tout le quinquina , sont les meilleurs remèdes qu'on puisse employer contre ces sortes d'ulcères , en y ajoutant quelques esprits acides ; & que les huiles & les graisses , substances disposées de leur nature à la pourriture , empirent beaucoup leur état.

§. XIII. Nous dirons maintenant quelque chose de l'exfoliation des os , parce qu'elle n'arrive jamais sans ulcère , qui diffère des autres , en ce que celui-ci est la voie que la nature se prépare pour se débarrasser de l'os altéré.

On donne le nom d'exfoliation au travail admirable par lequel la nature sépare la partie morte d'un os , de la partie saine. On ne peut ni la prévenir lorsque

L'os est mort, ni la hâter par des acides, & bien moins encore par des caustiques ; le trépan, & les autres moyens que le génie de l'Art a fait imaginer, sont entièrement inutiles. Jamais elle ne se fait mieux, ni plus promptement, que lorsqu'on en abandonne entièrement le soin à la nature : c'est pourquoi il faut panser simplement l'ulcère qu'elle entretient, avec des plumaceaux trempés dans quelques décoctions astringentes, ou dans de l'eau simple ; car l'ulcère n'est pas, dans ce cas, la cause de la maladie, mais il en est l'effet ; il se guérira bien-tôt dès que l'exfoliation sera achevée.

Mais j'apprends, Messieurs, de paroître donner trop à la nature, & rien à l'Art, & qu'en cela je ne mérite pas votre approbation. Je me rassure cependant sur votre pénétration & l'équité de vos jugemens, & par la confiance que me donne l'expérience, par laquelle vous tenez le premier rang parmi les gens de l'Art.

Il est évident, par ce que dit Celse, liv. 8, chap. 2 & 3, que les Anciens traitoient les os avec trop peu de ménagement, en les brûlant, les raclant & les coupant.

§. XIV. Lorsque le genou est attaqué du *mélicère*, le malade est en proie aux souffrances les plus cruelles ; elles se calment un peu, à la vérité, quand les petites poches que le pus s'étoit faites dans les ligamens, viennent à se rompre ; mais il ne peut remuer la jambe sans des douleurs inouïes ; avec cela la sanie âcre qui sort des différens ulcères, épuise continuellement ses forces. Dans cet état cruel, rien ne peut être utile que l'amputation de la jambe au-dessus du genou : triste ressource, laquelle, comme nous l'avons déjà dit, n'est pas une guérison ; mais elle donne à un malheureux l'unique soulagement qu'on puisse apporter à ses maux.

Mais, pour en venir à notre objet, j'ai constamment observé, que dans cette maladie, qui n'est point rare, les remèdes gras & huileux rendoient les chairs plus fongueuses ; & que les fomentations anti-septiques, ou avec l'eau de chaux, n'empiroient pas le mal.

§. XV. Nous allons nous entretenir de cette maladie terrible & incurable, dont le nom seul inspire de l'horreur, je veux dire le carcinôme. Aucun âge ni aucun sexe n'est à l'abri de ses atteintes ; les femmes y sont cependant plus sujettes que les hommes, surtout à l'âge critique : il fait aussi plus de ravages sur les femmes d'un tempérament mélancholique, que sur celles qui sont d'une constitution molle & délicate.

Vous avez sans doute observé, de même que moi, Messieurs, que les spécifiques les plus vantés, la belladonna, & la ciguë, qu'on préconise tant dans ce siècle, bien loin de guérir le mal, n'y apportent aucun soulagement. Quoique le carcinôme occulte ne soit pas de notre objet, nous remarquerons cependant que les remèdes gras & émoulliens ne servent qu'à l'irriter.

Celse donne un excellent conseil, au liv. v, chap. 28 : *Si l'ulcère est uni, dit-il, il faut le panser avec de l'Onguent rosat, auquel on ajoute la poudre de coquilles d'œufs, broyée & délayée dans de l'eau de Forgeron. S'il est au contraire accompagné d'excroissances, on peut tenter l'écaille de cuivre (qui est le plus doux des caustiques) jusqu'à ce qu'elles soient détruites : mais c'est toujours à condition que le mal n'augmentera pas par l'application de ce remède ; car, autrement, il ne faudroit se servir que de l'Onguent prescrit ci-dessus.*

J'ai pansé, pendant long-tems, des ulcères cancéreux, pour pouvoir mieux juger de la vertu des remèdes ; mais je n'ai rien trouvé qui soulageât plus que la

décoction de quinquina ou d'écorce de faule, ou de quelques végétaux semblables, en y ajoutant de l'esprit de sel marin, de l'esprit thériacal ou camphré. J'ai appris depuis peu que le célèbre *B. Gooch*, faisoit le même cas du quinquina. Mais l'administration de ces remèdes ne m'a jamais procuré de guérison radicale.

Je me suis souvent aussi bien trouvé d'un plumaceau trempé dans de l'eau simple; mais comme l'eau s'évapore promptement, le plumaceau s'attache aux chairs, & les fait saigner, si on l'ôte avec trop peu d'attention: c'est pourquoi il vaut mieux le couvrir de quelque cérat, sur-tout pour l'ulcère superficiel, dont la suppuration est moins abondante.

§. XVI. De quelque manière que je m'y sois pris pour les ulcères écrouelleux, rien ne m'a mieux réussi que la diversion des humeurs par un cautère. J'ai souvent tiré de l'utilité de l'application d'un Emplâtre, dans lequel j'avois mis un peu de précipité, sur-tout sur des glandes maxillaires très-engorgées. Il n'est pas rare que les glandes conglobées qui se trouvent le long des parties latérales du cou, ne soient attaquées de ce vice, & ne s'ulcèrent; mais cette maladie cède à l'Onguent de pierre calaminaire, de fleurs de zinc, & d'autres semblables.

Il arrive quelquefois qu'il n'y a que la peau du menton qui s'ulcère, d'où il sort un pus plus visqueux que putride. Ces ulcères font de grands progrès sous les graisseux auxquels les gens du peuple ont grande confiance. L'eau de chaux fait encore du bien dans ce cas; mais elle s'évapore trop promptement, ce qui rend bien-tôt l'appareil sec. On retire plus d'avantage d'un Onguent fait avec la chaux vive, ou de coquilles d'œufs calcinées, & avec des fossiles dessicatifs.

§. XVII. Tout le monde fait qu'on ne peut rien
Prix. Tome IV. Ssss

contre les ulcères vénériens, sans le secours du mercure ; mais lorsqu'ils sont entretenus par une carie au crâne ou au tibia, ils sont quelquefois d'une longue durée ; ils ne guériront jamais si on n'emploie d'abord les frictions mercurielles, après quoi ils rentrent dans la classe des ulcères avec carie, contre lesquels on peut avoir recours aux remèdes particuliers indiqués pour ce cas.

Voilà ce qui regarde les ulcères en général ; les détails fourniroient un travail immense : il ne me reste qu'à conclure ; ce sera l'objet du dernier Chapitre.

C H A P I T R E S E C O N D.

Conclusion.

§. I. La dernière partie de cette Dissertation, sera un court résumé de ce qui y est contenu.

1°. Les observations des Anciens & des Modernes, confirmées par l'autorité des Maîtres de l'Art les plus distingués, prouvent que tous les ulcères, à l'exception des vénériens, ont été dans tous les tems accompagnés des mêmes symptômes, en Asie, en Afrique & en Europe : je dirai même en Amérique, d'après le suffrage de *G. Pison*, qui remarque dans son *Traité de la Médecine du Brésil*, que les plaies & les ulcères présentent les mêmes caractères & les mêmes indications dans le nouveau monde, que dans la Hollande sa patrie. Il suit, en outre, que les ulcères des extrémités inférieures, ont toujours été très-difficiles à guérir, comme nous le voyons en Hollande, si on en croit *Muys*, *Barbette* & *Trioën*, Auteurs très-célèbres.

§. II. Il paroît par l'histoire de l'Art, détaillée au long dans les Chapitres précédens, que les plus habiles

gens parmi les Anciens & les Modernes, se sont accordés sur le traitement des ulcères ; ils ont tous regardé comme nuisibles, les huiles, les graisses, les gommés, les résines & les résineux ; au contraire, les astringens, principalement ceux qu'on tire des végétaux, ont toujours été d'une grande efficacité, en décoction ou en fomentation. Les Américains, peuple bien peu instruit, ont confirmé l'avantage de cette pratique, par l'expérience qui est le meilleur guide qu'on puisse suivre dans l'Art de guérir. Pison, que nous venons de citer, remarque que le remède en usage, parmi ce peuple, pour les ulcères, est fortifiant, mondificatif & dessicatif ; car il est composé de racines d'araque, & du suc de feuilles de limonier & de myrthe ; s'il y a du gonflement aux pieds, on prend des bains, & on fait des fomentations avec des décoctions d'écorce de *cépipira*, des sommités d'anginge, de myrthe sauvage, & d'autres plantes semblables. Il ajoute qu'il a vu plusieurs fois la gangrène céder à la seule application de feuilles fraîches de tabac, écrasées ; remède qu'on préféreroit à nos médicamens Européens, je veux dire aux Onguens & aux Emplâtres. En un mot, on ne se sert, pour les plaies & les ulcères, que des suc de végétaux tirés, soit de leurs feuilles, soit de leurs racines.

§. III. Les Médecins, dans tous les tems & dans tous les pays, ont voulu corriger, par des saignées & des purgations, la malignité des humeurs qui entretenoient les ulcères. J'ai exposé mon sentiment contraire sur cet objet. Cependant je regarde la saignée comme nuisible, non dans les ulcères qui sont la suite d'une plaie, mais dans ceux qui sont anciens : où loin d'être d'aucune utilité, elle ne peut que diminuer les forces sans nécessité.

Je crois que les purgatifs sont nuisibles, parce qu'ils n'évacuent pas seulement les humeurs viciées, mais aussi les meilleurs suc qu'il seroit très-avantageux de conserver. Il ne seroit pas permis de raisonner aujourd'hui sur la vertu des purgatifs, comme le faisoient les anciens Médecins, qui, ignorant la circulation du sang, pensoient qu'ils avoient la vertu d'attirer seulement les humeurs nuisibles. Aujourd'hui, tout le monde fait qu'un purgatif, même le plus doux, est un poison, qui, par l'irritation qu'il cause sur les tuniques des intestins, y excite une sécrétion abondante de bile, & de toutes les liqueurs du canal intestinal, de la même manière que la vapeur d'oignon fait pleurer par son acrimonie. Ainsi, les purgatifs n'emportent pas seulement les humeurs nuisibles, mais celles qui sont de la meilleure qualité, & de la plus grande utilité.

§. IV. Je ne comprends pas, soit que je considère la distribution des nerfs, ou celle des vaisseaux lymphatiques, comment un cautère établi dans le cas d'ulcères aux jambes, qu'on dit scorbutiques, ou critiques, auroit la vertu d'attirer les humeurs acrimoneuses.

On m'objectera peut-être, que je n'admets point de théorie : l'expérience ne suffit-elle pas ici ; la Médecine a commencé par la pratique. Depuis, on a cherché la raison des choses, & elle n'a pas été satisfaisante. J'ai guéri beaucoup d'ulcères chironiens, sans aucune mauvaise suite, & sans cautères.

Je ne nierai pas qu'il n'y ait des ulcères de plusieurs années, lesquels ne cèdent à aucun remède. L'illustre Van-Swieten atteste qu'il en a vu de semblables ; mais il n'en résulte pas un mal sensible ; je les répute absolument incurables : & j'admire la charlatanerie de

ceux qui disent hautement qu'ils ne veulent pas guérir ces sortes d'ulcères, de peur que l'évacuation critique, dont la nature se débarrasse par cette voie, ne vienne à se jeter sur quelques parties nobles. On ne peut assurément mieux se tirer d'affaire!

§. V. Il est évident, par le parallèle de tous les remèdes, que les corps humides, même l'air, les huiles & les graisses, sont contraires aux ulcères de toute espèce, & que les astringens, tant fossiles que végétaux, leur sont convenables. J'ai prouvé, en outre, d'après les nouvelles & savantes observations de l'illustre M. Pringle, que tous les remèdes qui résistent à la pourriture, sont de la plus grande utilité.

§. VI. A tout cela, j'ai ajouté mon sentiment particulier, c'est que les ulcères causés par une plaie simple, doivent être pansés à sec, jusqu'à ce que la membrane ou la pellicule de la cicatrice commence à se former : alors, pour empêcher le collement de l'appareil, il faut employer quelque Onguent; mais tellement tempéré par des desiccatifs, qu'il ne puisse relâcher les chairs; ainsi on se servira avantageusement de l'Onguent de céruse, ou de tout autre semblable.

Quant aux ulcères fardides qui demandent des escarrotiques, il faut se servir d'Onguens, sur-tout si on a employé des mercuriaux; c'est le moyen d'adoucir leur vertu corrosive, & l'irritation des nerfs.

Enfin, j'ai remarqué que les escarrotiques & les corrosifs les plus âcres, employés à petite dose dans une grande quantité d'Onguens, guérissent admirablement bien les ulcères; par la même raison que nous voyons tous les jours des effets admirables de l'opium & du verre d'antimoine, lorsqu'ils sont donnés en petite dose,

& mêlés avec des adoucissans, quoique ce soient des poisons très-subtiles. C'est ainsi que j'ai souvent guéri des excoriations ulcéreuses aux cils & aux paupières, avec un Onguent composé de deux grains de mercure précipité rouge, & une once de cérat.

Je crois avoir traité la question proposée, non-seulement dans toute son étendue; mais avoir satisfait en particulier à toutes les conditions énoncées dans le Programme. En effet, j'ai exposé les inconvéniens qui résultent de l'abus des Onguens & des Emplâtres: j'ai examiné la réforme qu'on pouvoit y faire pour le traitement des ulcères: j'ai établi sur des observations, & sur ma propre expérience, la méthode la plus salutaire: je n'ai pas négligé l'histoire de l'Art. J'ai expliqué, d'après des principes sûrs & constans, l'effet des remèdes, sans oublier de faire voir ce qu'on pouvoit attendre du bienfait de la nature, dans chaque espèce d'ulcère. Il est tems de terminer cette Dissertation.

De mon Cabinet, ce 26 Novembre 1773.

